

# Le Mode de Déemploi



# Sommaire :

- **Le droit à la paresse** 8-23  
la nécessité de disposer de son temps
- **Le droit à l'échec** 26-37  
contre production et décroissance
- **Le droit à l'autonomie** 40-54  
et à la gratuité
- **Le droit à la fête** 58-74  
réenchanter la vie
- **Le droit à la liberté** 78-95  
« Il est interdit d'interdire ! »



Contrairement à ce que certain.e.s croient, l'être humain ne se définit pas par le travail.

Le capitalisme instaure la peur de la chute du marché. En même temps, il est le seul à en garantir sa sécurité. Le Mode de Déemploi propose de sortir de ce cercle vicieux en allant explorer des ailleurs divers et variés.

« Le meilleur moyen de se payer un costard, c'est de travailler. »<sup>1</sup>

Après la lecture du *Droit à la paresse* de Paul Lafargue, j'ai eu besoin de faire un point sur tous les droits que le travail nous enlèvent. Ces droits sont, pour moi, des droits nécessaires pour vivre ensemble épanoui.e.s : Le droit à la paresse, le droit à l'échec, le droit à l'autonomie, le droit à la fête et le droit à la liberté composent cette lecture.

Au sein d'une réflexion construite à partir de celles de beaucoup d'autres, je pointe les faiblesses de notre monde, ses dominations dégueulasses et l'esclavagisme moderne qu'elle perpétue et justifie. Je souhaite ici, à tous les lecteurs et lectrices, donner des points clés pour tendre, personnellement et communautairement, vers un monde du déemploi.

Comment aller vers un monde du déemploi, ou comment aller vers une destruction du devoir moral au travail, une déconstruction d'un pan du contrôle capitaliste ?

« Rien ne sert d'être vivant, le temps qu'on travaille. »<sup>2</sup>

---

1 Emmanuel Macron, ministre de l'Économie, en 2016 à Lunel face à deux grévistes opposés au 49-3 sur la loi travail.

2 André Breton, *Nadja*, 1928.

Ces pages emploient l'écriture inclusive, pour que le féminin soit à égalité avec le masculin. Le travail est violent et le patriarcat aussi. Le travail qui perpétue le patriarcat l'est d'autant plus.

Le pronom que j'ai choisi d'employer est *iel*, celui-ci est neutre et permet de désigner les personnes sans distinction de genre. Les mots diffusent les idées et construisent les pensées. Il est donc important d'avoir la possibilité de re-questionner notre langage.

# Le droit à la paresse

la nécessité de disposer de son  
temps

« Ô Paresse, prends pitié de notre longue misère ! Ô Paresse, mère des arts et des nobles vertus, sois le baume des angoisses humaines ! »<sup>1</sup>

Paul Lafargue, celui même qui a rédigé le très juste *Droit à la paresse*, pensait qu'il ne fallait travailler seulement que trois heures par jour. Ainsi, les êtres humains, libres de leur temps, pourraient vaquer à leurs occupations favorites. Iels auraient le temps de prendre le temps.

Quelles expériences cela offrirait-il ? Quelles journées en découleraient ? Quels rapports humains naîtraient ?

La liberté de paresser est nécessaire.

Le temps ne serait plus consacré aux activités de consommation. Le temps réellement libre verrait naître des esprits libres, loin de toute fatigue physique et mentale aboutissant à une aliénation. Le corps et l'esprit réapprendraient à être actifs au sein même de leurs vies quotidiennes. Ils reprendraient place dans les espaces physiques, intellectuels et spirituels. Chacun.e serait à même de développer ses capacités, d'effectuer des choix conscients, de participer activement.

Il faut stopper cette machine infernale qu'est le travail. Cette machine sans amour ni solidarité qui pousse chaque être humain loin de lui-même, loin de ce qu'il pourrait librement accomplir.

« Si, déracinant de son cœur le vice qui la domine et avilit sa nature, la classe ouvrière se levait dans sa force terrible, non pour réclamer les Droits de l'homme, qui ne sont que les droits de l'exploitation capitaliste, non pour réclamer le Droit au travail qui n'est que le droit à la misère, mais pour forger une loi d'airain, défendant à tout homme de travailler plus de trois heures par jour, la Terre, la vieille Terre, frémissant d'allégresse, sentirait bondir en elle un nouvel univers... »<sup>2</sup>

« Les ouvriers ne peuvent-ils donc comprendre qu'en se surmenant de travail, ils épuisent leurs forces et celles de leur progéniture ; que, usés, ils arrivent avant l'âge à être incapables de tout travail ; qu'absorbés, abrutis par un seul vice, ils ne sont

---

1 Paul Lafargue, *Le droit à la paresse*, 1883.

2 Paul Lafargue, *Le droit à la paresse*, 1883.

plus des hommes mais des tronçons d'hommes ; qu'ils tuent en eux toutes les belles facultés pour ne laisser debout, et luxurieuse, que la folie furibonde du travail. »<sup>3</sup>

C'est là, dans ce moment de fatigue ultime, dans l'abandon total à un ennui morne et redoutable que frappent les idées marchandes et la foi en l'économie. Elles s'immiscent dans les recoins des cerveaux ramollis par le travail pour en avaler toutes les passions. La marchandise et son consumérisme deviennent les uniques désirs des êtres engourdis. Même les liens sociaux, amicaux ou amoureux par exemple, peuvent devenir des relations marchandes.

C'est pourquoi il est peut-être temps d'envisager la paresse comme moyen de se retrouver, de rencontrer, de s'épanouir.

Dans le documentaire *En Liberté* autoproduit par l'écovillage de Pourgues, certaines habitantes témoignent que depuis leurs arrivées elles ont appris à respecter le rythme de leurs corps. Les siestes, ce n'est pas que pour les bébés ! Le corps a besoin de repos. Ainsi, il est plus simple de l'écouter, de l'appréhender, de le connaître et de l'aimer. Chacun et chacune à son rythme. Je sais que ça n'a pas grand sens de se comparer à un autre animal mais j'ai toujours aimé les tortues... Je me demandais donc si le secret de leur longévité n'était pas leur lenteur tant admirée. Walter Benjamin évoque d'ailleurs les flâneur.euse.s parisiens.ne.s qui, vers 1840, promenaient des tortues dont iels s'efforçaient de suivre le rythme.

Gaston Lagaffe, personnage créé par André Franquin, est l'exemple typique du non-travailleur, du résistant aux obligations bureaucratiques. Sa paresse infatigable le dote de capacités créatrices sans limite et poétiques. Comme Jean Giono le dit, quand on ne fait rien, on rêve, et quand on rêve, on crée.

La paresse permet de se réapproprier son corps et ses pensées. Notre corps n'est plus un rouage, il n'est plus une machine, ou une force de production parmi d'autres. Notre corps redevient notre propre propriété.

---

<sup>3</sup> Paul Lafargue, *Le droit à la paresse*, 1883.

« Un ouvrier français a deux fois plus de chance de mourir avant 60 ans qu'un cadre d'entreprise. »

La paresse est-elle donc une question de vie ou de mort ?

« Le travail peut nuire gravement à votre santé. En fait, le travail est un meurtre de masse, un génocide. Directement ou indirectement, le travail va tuer la plupart des lecteurs de ces lignes. Les statistiques disent qu'entre 14000 et 25000 personnes meurent, aux Etats-Unis, dans l'exercice de leur profession. Plus de 2 millions de travailleurs ont été mutilés ou ont gardé un handicap. De 20 à 25 millions d'entre eux sont blessés chaque année. Précisons que ces chiffres sont basés sur une estimation extrêmement conservatrice de ce qu'est un accident du travail. Ainsi, ils n'incluent pas les 500.000 cas de patients souffrant de maladies professionnelles. »<sup>4</sup>

Mais qui est cette paresse ?

« Propension à ne rien faire, répugnance au travail, à l'effort physique ou intellectuel ; faiblesse de caractère qui porte à l'inaction, à l'oisiveté. »<sup>5</sup>

Par définition, la paresse est contre le moindre effort, même intellectuel. Mais il est évident que c'est par la paresse que naissent certaines idées et initiatives. En s'accordant et s'autorisant des temps paresseux, des idées, sûrement différentes que celles qui apparaissent après une journée de travail, surgissent.

Finalement la paresse, c'est le refus de succomber au rythme infernal imposé à chacun.e. La paresse, une sagesse ?

Dans mon entourage, durant le confinement de mars 2020, certaines personnes se sont épanouies autrement et avec plaisir. Ne plus vivre quotidiennement que pour le travail, mangeur de temps libre, était une libération. Le travail ne rend pas obligatoirement heureux car, comme on le sait, l'argent ne fait pas le bonheur. Et pourtant le travail prend tout notre temps. Nous faudrait-il vraiment accepter de vivre seulement après le travail ?

---

4 Bob Black, *L'abolition du travail*, 1997.

5 Définition par le site CNRTL.

« Socrate disait que les travailleurs manuels faisaient de piètres amis et de piètres citoyens parce qu'ils n'avaient pas le temps de remplir les devoirs de l'amitié et d'assumer les responsabilités de la citoyenneté. Il n'avait pas tort, le bougre. A cause du travail, nous ne cessons de regarder nos montres, quelle que soit notre activité. Le "temps libre" n'est rien d'autre que du temps qui ne coûte rien aux patrons. Le temps libre est principalement consacré à se préparer pour le travail, à revenir du travail, à surmonter la fatigue du travail. Le temps libre est un euphémisme qui désigne la manière dont la main-d'oeuvre se transporte à ses propres frais pour se rendre au labeur et assume l'essentiel de sa propre maintenance et de ses réparations. »<sup>6</sup>

La notion de temps est intimement liée au travail car celui-ci est très souvent calculé au temps passé. Le travail est le plus grand voleur de temps. Il paraît donc évident d'en arriver à aborder le droit au temps libre.

« Je refuse de travailler  
Oui je refuse de travailler  
Je refuse de travailler  
Oui je refuse de travailler  
Je refuse de travailler  
Ça me prend beaucoup trop de temps  
J'en ai besoin pour baiser et me droguer en espérant  
Que du pognon va tomber du ciel abondamment  
Je refuse de travailler  
Ça m'empêche de bouquiner  
Ça m'empêche de me promener et de planer en espérant  
Que les abrutis vont crever en calculant leurs abattements  
Je refuse de travailler  
Oui je refuse de travailler  
Je refuse de travailler  
Oui je refuse de travailler  
Je refuse de travailler (...) »<sup>7</sup>

---

<sup>6</sup> Bob Black, *L'abolition du travail*, 1997.

<sup>7</sup> Sexy Sushi, extrait des paroles de la chanson *Je refuse de travailler*.

Alexandre le bienheureux est le personnage principal du film éponyme de Yves Robert sorti en 1968. Cet homme, Alexandre, devient durant le film l'incarnation même de la paresse. Il en finit par devenir la terreur de tout son village, principalement paysan.

« J'arrête, je me couche. »

Le fameux passage où il dîne dans son lit parle de lui-même. Alexandre, allongé confortablement sous la couette vit en-dessous de tous les objets utiles à son quotidien. Par un ingénieux système de poulies, tout est à portée de main. Paresseux oui, mais créatif. La première chose qui me surprend lors de cette scène c'est l'inventivité que sa paresse lui a demandée. Il a développé une technique pratique qui correspond parfaitement à ses besoins actuels. A travers sa paresse, Alexandre a réduit tout mode de vie issu de la surconsommation. Il ne fait que des choses simples et à sa portée qui le rendent heureux sans aucun effort.

« Je suis en vacances pour la vie. »

Alerte spoil. Alexandre, à la fin de sa douce histoire, refuse le mariage car il serait pour lui, une autre cause possible de la perte de sa liberté paresseuse. Peut-être bien que les comportements issus de la paresse, et punis moralement par la société, ne peuvent guère s'épanouir dans les formes conventionnelles du mariage, coutume sociale répandue dans nos contrées qui, surtout il y a quelques décennies, étaient obligatoires et à laquelle il était fort mal vu de ne pas se prêter. Notre société est associée à diverses règles morales dont la majorité des citoyens et citoyennes répondent et correspondent. Tout ce qui en sort est jugé et réprimé. Il est donc particulièrement difficile de faire autrement paisiblement. Peut-être que par paresse de se battre contre ses idées dominantes, en assumant pleinement qui on est, parfois, nous préférons nous morfondre dans ses règles en faisant semblant d'être heureux.se, en se convainquant que c'est ce qu'il y a eu de mieux puisque c'est comme ça que tout le monde fait. Au lieu d'affirmer des idées contraires, on peut accepter par paresse ces règles sociétales qui nous sont fondamentalement opposées. Ici, dans le film,

Alexandre doit affronter tout son village qui crie à la honte d'être aussi paresseux, qui crie à l'anormalité d'être aussi flemmard. Mais Alexandre, sûr de ses idées et de ses envies, continue de s'épanouir sereinement en direction de la paresse. Il finit par en convaincre plus d'un, car il était plus heureux que les autres ainsi. Peut-être que la solution au malheur de certain.e.s est de tout arrêter et de devenir fondamentalement paresseux.

« Ah parce que tu trouves ça moral de se crever comme on fait ? »

Autre film, autre exemple, le film *L'An 01* de Jacques Doillon, Alain Resnais et Jean Rouch sorti en 1973. On y voit, dès l'affiche affichée : « On arrête tout, on réfléchit et c'est pas triste. ». Cette comédie nous montre des citoyens et des citoyennes de France proposant de tout arrêter. Ensemble, on stoppe tout. On arrête tout et on reprend petit à petit et au strict minimum les activités et productions réellement nécessaires pour vivre simplement et joyeusement. *L'An 01* est un film post mai 68 mettant en avant les idées libertaires et utopiques qui ont été manifestées. C'est ici, l'exemple et l'espoir d'une société nouvelle plus libre où l'on prend le temps de vivre et d'oublier les mirages de la surconsommation.

Tout arrêter et réconcilier le haut avec le bas, les patron.ne.s et les ouvrier.ère.s, les rues et les jardins, la monotonie et la poésie.

Je vais vous compter un passage qui m'a agréablement étonnée. Ça commence comme ça : un duo en voiture va faire son plein à la station essence. Le gars de la station essence, celui qui nourrit les moteurs, leur offre une fleur en plastique en stipulant qu'il est vraiment absurde de travailler pour fabriquer des choses inutiles.

Il est vrai qu'il est juste de se demander pourquoi on fabrique des fleurs en plastique tandis qu'on pourrait tout simplement en faire pousser. En plus d'être une activité agréable, il est important de rappeler qu'il existe des molécules liées au bonheur dans la terre. Puis, n'est-il pas plus magique de laisser la nature se mouvoir par elle-même plutôt que de la détruire pour en recréer une fausse qui nécessite un travail humain ? Un travail humain, qui ne sent rien, tout comme la fleur qu'il a produit. En voulant recréer des fleurs, on se coupe de l'un de

nos sens, on l'oublie, on l'occulte. On ne sent plus rien. Certes, les fleurs en plastique peuvent faire jolies et demandent très peu d'entretien. Mais si le travail ne nous donne même plus le temps d'arroser des fleurs, peut-être devrions-nous juste arrêter de perdre notre temps à en créer des fausses ?

On a déjà tant inventé, notre confort a déjà été tant amélioré, peut-être peut-on cesser cette acharnement ? Il n'y a plus de sens à sans cesse produire. Notre confort humain déborde et étouffe les espaces vitaux des autres êtres vivants. Il n'y a pas de sens à mener à bout de souffle tout le vivant qui nous entoure pour regarder des vidéos plus rapidement ou pouvoir partir en vacances dans un super centre nautique plus proche de chez soi. Notre production est égoïste.

Oh triste société totalitaire-utilitaire qui oublie le bien être des terres.

Il existe un lien de cause à effet entre le travail et le fait de se couper de la Nature, de notre nature. Je rappelle que le concept de Nature est une définition humaine. Nous faisons parti.e.s intégrante de la nature. Le travail invente des besoins, des usages, des choses à faire. Il instrumentalise la nature et la voit comme des ressources gratuites pour sa production continue. On en oublie l'abondance naturelle. Il n'y a pas besoin de piller la Nature pour la transformer en profits. Il y a tant d'objets existants, abandonnés, oubliés, à réparer ! Il suffit de se ressaisir de savoirs, de bidouilles, d'échanges, d'observations et d'écoute. Vivre de recyclage et de notre Nature.

La paresse n'est pas créatrice de rien, elle est en fait pleinement féconde. Si elle ne crée physiquement rien, elle permet de penser, de se ressentir et de sentir les autres. En cela elle est profondément nécessaire et utile. Nous souhaitons avoir le temps de réfléchir et d'apprendre, le temps de faire des choses concrètes pour nous, notre entourage et les autres. Mais nous n'avons plus le temps pour enrichir des patron.ne.s. Et si le travail était direct pour des besoins directs ? Est-ce que ce serait toujours du travail ?

Après le raisonnable et provoquant *Droit à la paresse* de La-

fargue, le livre plus récent de Tom Hodgkinson, *L'art d'être oisif dans un monde de dingue*, nous rassure en nous encourageant dans des contres exemples paresseux.

Tom Hodgkinson dans un podcast nommé *L'oisiveté sauvera-t-elle le monde ?* diffusé sur France Culture exprime le fait que les politiques devraient eux aussi, parfois, être inactif.ve.s car iels réfléchissent précipitamment en ne prenant pas en compte les pressions qu'iels subissent et auxquelles iels obéissent au quotidien.

Unissons-nous pour une politique paresseuse.

Qui va donner l'espoir d'une autre vie possible ? Qui soufflera l'élan libérateur, pour une vie qui ne répond pas aux dictats de l'économie et des pressions sociales ? Le travail n'aboutit pas forcément à une vie accomplie. Quelle heure est morale le matin ? Il n'y a pas de morale. Le dicton qui dit que « la vie appartient à celles et ceux qui se lèvent tôt » se trompe. A cela, je peux répondre que la nuit appartient à celles et ceux qui se couchent tard car iels ont pris le temps de faire une sieste. La vie n'est pas une course au temps.

Si quelqu'un.e veut travailler très dur, c'est son choix, iel ne doit pas l'imposer à toutes et tous. La sieste est naturelle !

Apprendre à respecter la sieste serait déjà un bon départ, celle-ci qui est imposée aux enfants et retirée aux adultes, devenu.e.s trop grand.e.s. « La sieste est émancipatrice. » dit Hodgkinson.

Le paresseux et la paresseuse seront toujours amené.e.s à se révolter, car avoir pour seul but de survivre dans une société dirigée par l'argent est loin d'être un rêve partagé. Vie libre ne veut pas dire vie facile. Au contraire, tout remettre en cause demande de l'implication. Changer les façons de penser et d'agir demande de l'action. Nous sommes un tissu d'acquis et de croyances à déconstruire en permanence. Exprimer un point de vue contraire ou minoritaire n'est pas toujours simple dans des sociétés accrochées à leurs vieilles morales. Le travail fait partie du contrat social et celui qui ne travaille pas est un.e profiteur.se. Je m'insurge en faux, chacun.e devrait avoir le droit de choisir sa vie et de faire ce qu'iel veut et comme iel veut.

La paresse est mal perçue car elle ne correspond pas aux nouveaux dogmes actuels, rapidité, compétition, mérite, efficacité, profits. Par conséquent, dès l'école on nous oblige à nous lever tôt et à travailler toute la journée, pour tuer tous les paresseux et paresseuses de ce monde, pour aspirer toutes les miettes de feignantises qui s'animent en chacun.e de nous. On nous apprend que se lever tard c'est mal. Quelle idée ! La paresse c'est la liberté de pouvoir s'extraire de ce monde qui tourne trop vite.

D'ailleurs, les travailleurs et travailleuses travaillent pour profiter de leurs week-ends, partir en vacances et surtout pour atteindre l'âge de la retraite et enfin pouvoir être libres. Triste réalité que de devoir travailler toute sa vie pour qu'une fois le corps épuisé nous puissions profiter du bonheur de ne rien faire ou de faire comme il nous plaît.

Le travail ne devrait pas se donner, « il m'a donné du travail », mais se choisir. Le travail est un choix et non pas une obligation. C'est pourquoi, pour éviter toute domination des idéaux travaillistes dans la société, certains mouvements comme celui de l'Internationale Situationniste pense qu'il faut abolir le travail en tant qu'activité séparée de la vie. Je suis d'accord.

Anecdote, Marcel Duchamp a voulu ouvrir l'hospice des petits paresseux : un orphelinat « où il serait interdit de travailler ». Paresse est un autre moyen d'habiter le temps et le monde. La paresse ouvre à de nouvelles dimensions de l'existence et à des formes de vies inédites. Ne rien faire, c'est faire différemment. Paresse, c'est refuser un rôle, une place, une identité, une définition, une discipline. Au détour de mes notes, cette citation que j'affectionne : « l'action paresseuse est incomparablement plus riche que l'action capitaliste, car elle contient des possibles qui ne se réduisent pas à la production économique, mais ouvrent sur un devenir indéterminé qu'il faut précisément construire, inventer, soigner. ».

La mauvaise réputation que traîne la paresse est clairement construite par l'industrie et les croyances majoritaires communes. Le culte du travail me dérange car il entraîne avec lui des obligations qui sont liberticides, aliénantes et oppressantes. La paresse est à l'origine de la liberté. Mais avant d'aborder la liberté, nous allons parler du droit de disposer de son temps,

qui est un premier pas vers une liberté concrète et essentielle.

« Certains courent après la vie  
Moi la vie me court après  
Bien des gens font des folies  
Moi c'est folie de m'avoir fait  
Je ne me fais pas de bile  
Et n'occupe aucun emploi  
Menant une vie tranquille  
Je ne fais rien de mes dix doigts  
Je vais pêcher dans les ruisseaux  
Chasser dans les roseaux  
Ou cueillir les fruits mûrs  
Que m'offre la nature  
On ne m'a pas mis sur terre  
Pour me tuer à travailler  
Mais pour vivre à ma manière  
Et goûter à la liberté  
Et rêver, et sourire  
Et bâiller, et dormir.

Je me lave à l'eau de pluie  
Et me séchant au soleil  
Je rêve à ma tendre amie  
Et y a vraiment rien de pareil  
Et quand presque à la nuit tombée  
On peut se retrouver  
C'est un si grand plaisir  
Qu'on reste sans rien dire  
En regardant la nature  
On s'étend tout près bien près  
L'un de l'autre et je vous jure  
Que l'on ne pense qu'à s'aimer  
Et rêver, et sourire  
Et bâiller, et dormir.

J'ai fait mon paradis sur la terre  
Car la paix règne au fond de mon cœur  
Et vraiment si c'était à refaire  
Je saurais pour garder le bonheur  
Et rêver, et sourire  
Et bâiller, et dormir. »<sup>8</sup>

---

<sup>8</sup> Les paroles de *Et bâiller et dormir* d'Aznavour et de Favis interprétée par Eddie Constantine.

Finalement, les paresseux.ses sont celles et ceux qui voient que des fruits mûrs sont sur l'arbre et qui tendent la main pour les prendre, celles et ceux qui remarquent à leurs pieds les plantes et qui se baissent pour les ramasser. Iels acceptent ce que la nature leur donne avec reconnaissance et paresse.

« Mes jours n'étaient pas les jours de la semaine portant l'estampille de quelque déité païenne, pas plus que n'étaient hachés en heures et rongés par le tic-tac d'une horloge ; car je vivais comme les Indiens Puri, dont on dit que « pour hier, aujourd'hui et demain ils n'ont qu'un seul mot, et expriment la diversité de sens en pointant le doigt derrière eux pour hier, devant eux pour demain, au-dessus de leur tête pour le jour qui passe ». Ce n'était autre que pure paresse aux yeux de mes concitoyens, sans doute ; mais les oiseaux, et les fleurs m'eussent-ils jugés suivant leur loi, que point n'eussé-je été pris en défaut. L'homme doit trouver ses motifs en lui-même, c'est certain. La journée naturelle est très calme, et ne réprouvera guère son indolence. »<sup>9</sup>

Tout cela ressemble à un doux pays de Cocagne.

« Le Pays de Cocagne est, dans l'imaginaire de certaines cultures européennes, une sorte de paradis terrestre, une contrée miraculeuse où la nature déborde de générosité pour ses habitants et ses hôtes. Loin des famines et des guerres, Cocagne est une terre de fêtes et de bombances perpétuelles, où l'on prône le jeu et la paresse, et où le travail est proscrit. »<sup>10</sup>

Le Pays de Cocagne est attribué au registre des histoires fantastiques mais c'est ce qu'on veut nous faire croire. Le pays de Cocagne est à construire mais il peut exister, il existe peut-être déjà. C'est sûr que ce n'est pas en bâtissant des routes, des ports et des aéroports que nous nous rendrons compte de la richesse de la terre. Le pays de Cocagne n'est guère le Pays de Coca Cola et autres multinationales, comme ils se prêtent à nous faire croire. Laissons la nature reprendre sa juste place. Laissons notre nature ressurgir.

« La dictature de l'horloge a remplacé la dictature de la nature

---

<sup>9</sup> Henry David Thoreau, *Walden ou la vie dans les bois*, 1854.

<sup>10</sup> Wikipédia

mais la nature est un maître bien plus aimable. »<sup>11</sup>

En écrivant ce chapitre, je me rends compte que la paresse est un sujet très présent dans les pensées et réflexions de nos écrivain.e.s, théoricien.ne.s et autres penseur.se.s. Toutes les questions que je pose ont déjà été posées et celles-ci continueront d'exister tant que notre Pays de Cocagne n'aura pas été construit. L'économie ne peut guère être l'évidence de tout le monde et je me prends à espérer qu'une majorité de personnes se fourvoient dans cette voie.

Le chemin de la paresse ne serait-il pas plus commun que celui du travail ? Alors, plaisir ou torture ?

« Aujourd'hui, chacun est contraint, sous peine d'être condamné par contumace pour lèse-respectabilité, d'exercer une profession lucrative, et d'y faire preuve d'un zèle proche de l'enthousiasme. La partie adverse se contente de vivre modestement, et préfère profiter du temps ainsi gagné pour observer les autres et prendre du bon temps, mais leurs protestations ont des accents de bravade et de gasconnade. Il ne devrait pourtant pas en être ainsi. Cette prétendue oisiveté, qui ne consiste pas à ne rien faire, mais à faire beaucoup de choses qui échappent aux dogmes de la classe dominante, a tout autant voix au chapitre que le travail. »<sup>12</sup>

La retraite est souvent, et de plus en plus régulièrement, difficile financièrement pour celles et ceux qui la vivent. Voyez l'injustice ! Toute une vie à bâtir une sécurité promise et normalement garantie par des années de travail qui se termine en triste désillusion. Alors à quoi bon travailler ?

Le travail promet une liberté mensongère. Une vie passée à trimer basée sur les mensonges d'un système manipulateur.

La solution n'est pas de travailler plus car de toute façon on vous en demandera toujours plus et ça ne sera jamais assez. Non, la solution est bien d'abolir totalement et définitivement le travail pour construire autre chose. Si le travail n'est plus suffisant, supprimons-le. Et dans nos moments de paresse futures, les créativités quotidiennes réjouiront nos instants présents.

---

11 Paul Lafargue, *Le droit à la paresse*, 1883.

12 Robert Louis Steveson, *Une apologie des oisifs*, 1999.

« C'est tout le système qui va mal. Nous, les retraités, on ne vaut plus rien. Pourtant on a travaillé toutes ces années et maintenant on se demande comment on va payer les factures le mois prochain. »<sup>13</sup>

De plus, il est bien connu que le travail amène stress, fatigue, angoisse et même burn out ! Alors pourquoi continuer s'il est si mauvais ? Puisqu'on a inventé le travail, on peut bien l'arrêter et paresser un peu...

« Ils te font bosser comme un malade et quand t'en peux plus, ils te laissent tomber. »<sup>14</sup>

Le bémol, celui qui nous empêche de créer un Pays de Coccagne, est que le travail nous prend tout notre temps ! Comment discuter, développer des idées, se rencontrer et créer des actions communes ? Impossible, le travail encourage l'isolement. Il amène la peur de sortir des ses zones de confort qui sont en fait des zones de morts. Seul et seule au monde. Bravo, allez hop, au boulot !

1936, France, grèves et révolutions.

Les grévistes réfléchissent sérieusement aux effets et impacts du travail sur leurs personnes. Au bout de trois semaines, victoire ! Les 40h (et oui...), les congés payés et le front populaire qui s'engage à respecter le droit des ouvriers. Une politique du loisir est mise en place et est fortement utilisée, mais c'est aussi une réponse trop faible face à un travail profondément aliénant.

L'idée d'une société alternative est un rêve ouvrier populaire. La réalité est tout de même différente. Amadoué par le confort matériel durant les Trentes Glorieuses, tout le monde s'est mis au travail pour pouvoir non pas être libre de vivre mais libre de consommer à foison. La volonté des ouvriers et ouvrières était de sortir de leurs conditions dites de pauvres. Pour ce faire, iels vendirent tout leur temps et toute leur force.

Encore aujourd'hui en France, on se bat pour réduire le chô-

---

13 Karin de Miguel Wessendorf et Valentin Thurn, *Les Nouveaux Pauvres. Quand travailler ne suffit plus*, documentaire Arte 2020.

14 Karin de Miguel Wessendorf et Valentin Thurn, *Les Nouveaux Pauvres. Quand travailler ne suffit plus*, documentaire Arte 2020.

mage et améliorer les conditions de travail. C'est normal, c'est un besoin immédiat pour tous les travailleurs et travailleuses de s'assurer de leur bien être. Mais leur bien être serait certain si, au lieu de se battre contre le chômage, iels combattaient pour généraliser le chômage. Au lieu d'améliorer le travail, il faudrait tout bonnement le supprimer.

Coluche a dit un jour, illuminé par la justesse : « L'avenir appartient aux patrons qui ont des employés qui se lèvent tôt. »

Il est vrai que dans le monde du travail, personne n'a une minute à soi. Parfois, il est inenvisageable de s'accorder une pause, même pour aller aux toilettes. On en vient à devoir réprimer les demandes naturelles du corps. Il faudrait éduquer sa vessie, mais est ce que le patron se retient, lui ? Nous sommes tombé.e.s bien bas dans l'échelle de l'absurdité. Le travail est obsédé par le contrôle du temps, de notre temps. Le temps contrôlé restreint les corps et les esprits. Durant ce temps, vous devez être à votre poste et à rien d'autre. Aucune possibilité de s'échapper. Le peu de temps qu'il nous reste devient course folle. Le temps s'accélère. Le temps ne nous appartient plus. En vendant notre temps, on vend nos corps et nos pensées. On s'abandonne à la besogne. Il faut reprendre possession de notre temps.

« On ne peut plus se permettre d'être un jeune homme qui ne fait rien. Qui est-ce qui ne travaille pas ? On ne peut pas vivre sans travailler, c'est quelque chose d'affreux. Je me rappelle un livre qui s'appelait Le Droit à la paresse ; ce droit n'existe plus. »<sup>15</sup>

« Le temps c'est de l'argent. » dit le capitaliste.

« Mon capital n'est pas l'argent, mais le temps. » répond Marcel Duchamp.

Le monde du travail instaure une idéologie dominante. Celle-ci condamne la paresse qui est pour elle une grave perte de temps.

Existerait-il une angoisse du vide ? John Cage y aurait répondu

---

15 Marcel Duchamp

avec 4'33'. A travers cette expérience du silence bruyant, nous redécouvrons le moment présent et ses trésors.

Le droit au vide. Ce chapitre aurait pu s'appeler le droit au vide. Le droit de disposer de son temps, c'est le droit de vider ses journées de tout sens profitable, de toute logique, de toute production, de tout défi. Tout vider. Le vide est la condition pour créer de nouveaux possibles. C'est un rite de passage pour se réinventer et réinventer tout le reste. Détruire toutes les habitudes cristallisées par la répétition.

faire le vide = anesthésie complète = rupture avec l'expérience ordinaire qui ouvre une autre dimension, le « labyrinthe par delà le temps et l'espace » = prolifération des possibles

Voici venu le temps de remettre en question nos emplois du temps. Ces objets informatisés ou de papier, fabriqués par les uns pour contrôler les autres.

Dans la série documentaire *Le temps des ouvriers*, un épisode entier se consacre au temps, « Le travail, cette bataille du temps ».<sup>16</sup>

On y voit la création des cités ouvrières dans la seconde moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle et toute l'idéologie patronale qui s'y installe. Les journées rythmées au son des cloches. Le contrôle intense du quotidien des ouvrier.ère.s pour que corps et âme soient sacrifiés au travail. Les patron.ne.s disent : si l'ouvrier.ère ne travaille pas six jours sur sept, iel vole les profits du patron. Et les puissant.e.s se dandinent avec, dans leurs mains miséreuses, toutes les libertés volées. Iels maintiennent la tête des ouvrier.ère.s sous la pauvreté pour les rendre dépendant.e.s au travail. Dans les cités ouvrières, la vie est fondée autour de l'usine. Le temps, de l'argent pour les uns, une prison pour les autres. Le culte de l'horloge prend place, aliénant l'ouvrier.ère, les changeant en rouage.

Les corps seuls ou sociaux font corps avec la machine. Les corps sont offerts à la production, pleinement objetisés. Plus le robot va vite et plus le corps doit aller vite. La loi du chronomètre (merci le taylorisme) normalise le temps pour tous et toutes. Une norme s'installe, ne respectant pas les rythmes et

---

16 Stan Neumann pour les Films d'ici, *Le temps des ouvriers*, 2020.

besoins de chacun.e. Il est regrettable de posséder des envies d'argent tueuses de gens. La chaîne détruit le physique et le mental. On assiste à la destruction massive d'êtres humains, devenus soldats de l'industrie. Travaille ou meurs. Il n'existe que la liberté des employeur.euse.s.

Heureusement, de tout temps les mouvements ouvriers (CGT, anarchistes espagnol.e.s, révolutions italiennes de 1920, ect.) se sont battus contre ces oppressions. En cherchant à imposer leurs propres rythmes de travail, iels pratiquent le retard, le sabotage des machines, les pauses prolongées, les grèves, les révoltes...

Comment dans une société libre, des personnes demeurent sous les ordres de leurs pairs ?

Le capitalisme a fait croire que l'épanouissement se réalise au travail. Pourtant, on n'y trouve que destruction, destruction du collectif avec les horaires aménageables, les tâches changeables, les salaires individuels et les primes ; compétition, concurrence, effondrement. Ce mode de fonctionnement brise tous les liens sociaux et vivants. Le salaire est la c(a)rotte au bout du bâton. Plus actuel, l'auto-entreprenariat devient la nouvelle fausse promesse de liberté. Être son.sa propre patron. ne c'est porter tous les fardeaux seul.e.

« Ne pas perdre sa vie à la gagner. »

Sommes nous dans une impasse ? Sommes nous ensemble dans un système en échec ?



# Le droit à l'échec

## contre-production et décroissance

« Quoi d'étonnant si la prison ressemble aux usines, aux écoles, aux casernes, aux hôpitaux, qui tous ressemblent aux prisons ? »<sup>1</sup>

Est-ce que l'école ne serait pas le lieu idéal où former les êtres humains à devenir de bon.ne.s petit.e.s travailleur.se.s ? N'est ce pas officieusement le seul but de l'éducation républicaine ? Conditionner tous les enfants à croire aux lois du régime capitaliste ? C'est évident, tout commence là.

L'école est également l'institution de la réussite à tout prix. Il faut devenir le meilleur ou la meilleure. Le droit à l'erreur est interdit par des séries d'examens notés, qui classent et déclassent. Le savoir est normé, délimité, cadré. Malheureusement, l'échec scolaire est devenu une expression bien connue. Cependant, c'est peut-être réussir que d'échouer dans une scolarité standardisée. Pour cela, de nombreuses pédagogies alternatives sont nées.

Le salaire n'est pas que pour le travailleur et la travailleuse, il est aussi pour sa famille, pour que la relève des retraités puisse se faire. Que le fils ou la fille bien nourri.e.s et loti.e.s puissent eux aussi nourrir l'entreprise. Le salaire est la certitude que la chaîne du travail intergénérationnelle se perpétue. L'école dans son état actuel habitue les enfants à correspondre à des attentes, à se plier face aux pouvoirs hiérarchiques, à se mouvoir selon des horaires. Bref, l'école est une mini usine qui prépare à la grosse usine d'après. A une époque, les cités ouvrières accordaient les familles au rythme de l'usine. Maintenant se sont les villes entières qui correspondent aux exigences du travail. Tout a été adapté pour répondre au rythme du capitalisme, de l'enfance à la retraite.

La justice scolaire, dit Foucault, instaure le pouvoir de la norme. Ce pouvoir s'ancre au plus profond de nous-mêmes jusqu'à s'intégrer dans les modes de pensées et d'actions. Nous perdons, très jeunes, une partie de notre liberté de penser et d'agir, la liberté d'être nous-mêmes. Cette liberté, à moins de prendre le temps de la déconstruire et de la réinventer plus tard, vous est enlevée à tout jamais. Voici, là, le pouvoir de l'école, avant de devenir celui du travail. En cela l'éducation est violente.

On dit souvent « tu vas bien travailler à l'école », mais le travail

---

1 Michel Foucault, *Surveiller et punir*, 1975.

des enfants est censé être interdit ! D'où sort cette morale, mis à part de la tête des capitalistes ?

Ivan Illich dit, dans *Une société sans école*, que celles et ceux qui sont rejeté.e.s par l'institution scolaire, apprennent juste qu'ils sont inférieur.e.s de celles et ceux qui y réussissent. La majorité écrase avec joie les minorités. On ne laisse aucune chance à celles et ceux qui n'arrivent pas à s'adapter. Leur vie sera sans mérite et misérable mais c'est ce qu'ils choisissent en refusant de correspondre aux fonctionnements du système. Conclusion bien hâtive ! Voilà comment punir les esprits divergents, incapables de s'incliner devant des autorités et des normes.

Ivan Illich émet l'idée que l'école enseigne à un enfant qu'il a besoin de l'institution pour apprendre, tout comme le travail maintient sa main d'oeuvre dans la misère pour la rendre dépendante à la besogne, l'école nous fait croire que sans elle nous resterons ignorant.e.s. Elle se flâte en se rendant faussement indispensable, alors qu'un enfant est capable d'apprendre seul par le jeu, par l'échec et par son affinité à certains centres d'intérêts. Le droit à l'échec devrait être brandi par tous les enfants souhaitant libérer leurs cervelles de l'oppression scolaire.

« Et que les enfants se rendent dans des camps de concentration nommés "écoles", d'abord pour que maman ne les ait pas sur le dos pendant qu'elle besogne, ensuite pour mieux contrôler leurs faits et gestes - et incidemment pour qu'ils acquièrent les habitudes de l'obéissance et de la ponctualité, si nécessaires aux travailleurs. »<sup>2</sup>

Ivan Illich observe que l'État dirige l'école. Par conséquent celle-ci sert à produire de la main d'oeuvre et des dirigeant.e.s. Le classement scolaire perpétue les classes sociales. L'égalité des chances n'est que pure illusion. L'école est plus accessible aux enfants qui bénéficient déjà d'un cadre similaire à la maison. La séparation entre public et privé maintient une frontière entre les parents qui ont les moyens de se demander quel établissement correspondrait selon eux à leurs enfants et ceux qui ne peuvent même pas se poser la question ; séparation sociale

---

<sup>2</sup> Bob Black, *L'abolition du travail*, 1997.

basée sur la possibilité d'une réussite plus grande mais seulement pour certain.e.s. Alors, je le répète, il n'y a pas de réussite sans échec, arrêtons de pénaliser l'échec.

Ivan Illich stipule : l'école est la spiritualisation du capitalisme, aucune autre alternative n'est possible. L'école est l'unique croyance, l'unique religion de l'enfance, le dogme absolu.

Heureusement, lorsque l'on creuse les méandres de l'éducation, on y découvre de nombreuses alternatives.

Parce qu'il n'y a jamais assez d'Ivan Illich : on a traduit croissance personnelle avec éducation et surtout avec scolarité. Il est vrai que le développement de la personnalité, du libre arbitre et de l'esprit critique est limité aux contraintes du programme scolaire français (et pas que). Celui-ci ne permet pas de s'adapter à chaque enfant ni de développer les particularités de chacun.e au sein d'un projet commun. Dommage !

Derrière l'excuse du savoir nécessaire et de la réussite personnelle se cache bien des aspects néfastes... Le contrôle, la norme imposée, la destruction des personnalités, l'autorité, l'impuissance. L'école ne serait-elle pas un peu liberticide ?

Le capitalisme nous voit comme une masse. Une masse à contrôler et à surveiller, une masse à éduquer et à adapter. Il exclut pour cela les besoins inter-personnels en créant des services obligatoires. Il ne laisse aucune place à l'autrement. Il veut dominer. Nous sommes sous une politique autoritaire, une dictature marchande mondiale qui réprime et exécute toutes les conceptions divergentes. Le capitalisme est totalitaire. Il expulse les ZAD, rase des villages aborigènes, contraint des milliers de personnes à abandonner leurs terres sous prétexte qu'il vient en prendre les richesses... Mais de quel droit ? Le capitalisme ne s'autorise pas l'échec et pour cela il nous l'interdit. Il élimine tout ce qui peut le mettre en échec : toutes communautés banissant les lois capitalistes, tous groupes essayant des voies nouvelles, toutes personnes aux réflexions contraires. Ces expérimentations sont contrôlées et détruites.

Il est important de rétablir le droit à l'échec dans chaque instant du quotidien. L'échec est nécessaire pour avancer vers un monde meilleur et surtout plus juste. Notons que ce principe de l'échec a fait l'objet de nombreuses tentatives de vies dif-

férentes qui ont fini par s'éteindre, en acceptant que rien n'est stable et définitif. Tout est éphémère, la vie est cycles permanents. Il faudrait revenir à des modes de vies temporaires, à des modes de vies basées sur des échecs et des réussites. L'échec n'est pas fatalement négatif, redonnons-lui tout son sens positif.

Ivan Illich est de retour : l'école est une sélection pour justifier le fait que certaines personnes méritent plus d'argent, de confort et de privilèges parce qu'elles ont réussi à accumuler plus de savoir institutionnel. Le savoir institutionnalisé devient une marchandise, plus tu en possèdes et plus tu es puissant.e sur les bancs de l'école. C'est la porte ouverte à la culpabilisation du savoir. « Comment ça, tu ne sais pas ça ? Je vais t'apprendre ! ». D'ailleurs la meilleure personne qui sait ce qu'elle veut apprendre, c'est la personne elle-même ! Pourquoi devrions-nous apprendre toutes et tous la même chose ? Tout en sachant que l'Histoire qui est enseignée, par exemple, oublie des pans entiers de moments historiques. Il ne faut pas oublier que l'apprentissage de la langue maternelle se fait naturellement. Alors, si nous laissons les enfants avoir le temps de se diriger eux-mêmes vers ce qui les attirent, ne pourraient-ils pas apprendre spontanément et librement ?

Venons en à un exemple concret d'école alternative, où l'échec peut avoir sa place... J'ai nommé le Black Mountain College, née en 1933 en Caroline du Nord aux États-Unis.

Le Black Mountain College était l'école des râté.e.s. Iels avaient tous.tes râté.e.s quelque chose (affirmation influencée par le contexte actuel qui dit que tu as râté ta vie si tu ne corresponds pas aux normes).

Là-bas, l'éducation était basée sur la personnalité de chacun.e permettant aux individus de se renforcer en ceux qu'iels sont. Ce détail, qui n'en est pas un, rend l'éducation plus imaginative, plus créative et plus libre. Nombres d'artistes sont sortis de cette école : Rauschenberg, Merce Cunningham ou encore John Cage.

Au Black Mountain College, l'échec n'est pas puni, voire même est encouragé. Le dialogue était instauré. La différence entre professeur.e.s et élèves n'existait pas. C'était le lieu de l'édu-

cation de tous par chacun, collectivement et démocratiquement. Les professeur.e.s ainsi que les étudiant.e.s dirigeaient ensemble le Black Mountain College.

D'autres écoles existent et expérimentent : les écoles dynamiques et démocratiques (comme les écoles Sudbury), les écoles basées sur la pédagogie Freinet ou Montessori, les lycées auto-gérés et expérimentaux (comme à Paris ou Saint Nazaire) et, par le passé, la Ruche de Sébastien Faure en 1904, ou encore l'orphelinat Prévost Campuis de Paul Robin en 1860.

Dans ce chapitre sur l'échec, je désire présenter l'artiste Bas Jan Ader. Non pas qu'il fut au Black Mountain College, mais il a lui-même pratiqué l'échec.

Avec *I'm too sad to tell you*, vidéo de 1971 où l'on peut voir l'artiste pleurer, Ader dévoile sa tristesse. Cette dernière n'est pas un échec, elle est simplement affective. Il réhumanise ses pleurs, se les réapproprie en éloignant les odeurs de défaites. L'émotion reprend sa place, émouvante et belle.

Dans une autre performance, *Untitled (tea party)*, 1972, l'artiste se prend lui-même au piège. Pris au piège dans un joyeux échec, un jeu désinvolte.

*Fall 1 (Los Angeles 1970)*

*Fall II (Amsterdam 1970)*

*Broken Fall (Geometric) [West Kapelle - Holland]*

*Broken Fall (Organic) [Amsterdamse Bos - Holland]*

Cette suite de vidéos est la vitrine de différentes chutes de Ader, des chutes dangereuses au caractère impressionnant. Elles sont de nouveau la preuve assumée qu'être en échec est possible, simple et libérateur.

On m'a raconté que Bas Jan Ader est mort d'une performance basée sur l'échec. Il a intégré et accepté l'échec. Il a tellement incarné l'échec, comme le capitalisme incarne radicalement la réussite, qu'il s'y est suicidé. Le capitalisme incarne la réussite sans possibilité d'échec et il en est meurtrier et auto-destructeur autant qu'une entité qui incarnerait uniquement l'échec. On ne peut vivre que d'échecs mais on ne peut vivre que de réussites.

Pour une meilleure compréhension de l'aventure funeste de Bas Jan Ader, voici une tentative de résumé :

Le 9 juillet 1975, Ader partit à bord d'un petit bateau (le risque était là) pour accomplir une traversée solitaire (et là aussi) Ouest-Est de l'Atlantique Nord. Il avait estimé que son voyage durerait environ deux mois et demi. Son bateau a été retrouvé neuf mois après avoir pris les flots, non loin de l'Irlande et sans pilote. Tout le monde ignore comment Ader a rencontré la mort. Il faut savoir qu'il avait déjà réalisé des traversées marines et était un marin accompli. Mystère et bulle de pomme. Le récit de son odyssee devait venir compléter un tryptique nommé *À la recherche du miraculeux*.

Cette pensée de l'échec se retrouve intensément chez les surréalistes. Pratiquant le hasard, développant l'accident et laissant place à l'éventualité, l'échec et la réussite se côtoient cordialement. Le hasard, cette ouverture à l'échec, à l'échec positif, libre et inventif ! L'échec est nécessaire dans la création. Les surréalistes se plaçaient eux-mêmes en échec dans la société en refusant souvent d'aller au bout de leurs études ou de prendre, penauds, le chemin choisi par leurs parents aristocrates. Ils refusaient la réussite « normée » pour se placer dans une forme d'échec émancipateur. Un échec sans limite, un échec de tous les possibles, un échec poète.

J'assimile le droit à la contre-production à celui de l'échec. Si tu es contre-productif.ve, tu es inévitablement dans une position d'échec, selon les dogmes de la société capitaliste.

La contre-production est évidemment liée à la décroissance et à la déconsommation, puisque tous ces comportements de production, croissance et consommation sont étroitement liés entre eux. Les logiques capitalistes sont malheureusement trop imbriquées en nous et dans nos modes de vies. Elles sont évidemment extrêmement liées au monde du travail, à son étendue empirique et destructrice. Si on arrêta tout travail maintenant, croissance et consommation n'auraient plus lieu d'être. L'art est bien l'un des passages donnant accès à une vie extérieure aux clous capitalistes.

« Il n'est aucunement surprenant que de nombreuses avant-

gardes artistiques du XXe siècle aient fait de la critique du travail une de leurs thématiques centrales. Il existe un lien de longue date entre l'art et l'opposition au travail. Les philosophes romantiques, au moins depuis Friedrich Schiller, avaient défendu l'idée d'un art constituant à la fois un refuge et une potentielle issue au problème d'aliénation. L'homme de la modernité a perdu sa capacité à s'unir avec le monde naturel et s'est trouvé séparé de sa propre nature. Son existence est inauthentique, fragmentée et dominée par la nature impersonnelle de la société civile et le monde du marché qui se sont substitués à l'unité prémoderne de la société religieuse. L'art, dès lors, émergea comme un nouveau domaine du symbolique permettant au sujet de se consoler d'un monde aliéné ; autrement dit, l'expérience particulière d'un monde dans lequel l'homme peut réellement être libre et développer ses passions. L'art était donc implicitement opposé au travail. »<sup>1</sup>

Cependant, à l'heure où je vous parle, à la minute de l'art contemporain, l'art a perdu ses instincts libérateurs et est devenu, très souvent, une marchandise comme une autre. L'art dont parle l'extrait ci-dessus est devenu exceptionnel.

A mon sens, l'artiste Julien Prévieux a érigé un travail artistique récent des plus contre-productif possible. Parlons de son action nommée : « Lettres de non-motivation. Projet en cours depuis 2000, petites annonces, lettres, réponses, format A4. Avec cette entreprise menée sans relâche durant plusieurs années, Julien Prévieux répond par la négative à des offres d'emploi récoltées dans la presse. L'absence de motivation, quotidiennement réaffirmée, devient dès lors un travail à temps plein. Chaque missive est prétexte à un exercice de style différent qui stigmatise l'absurdité inhérente à ce type de rituel. De Bartleby au retraité, du paranoïaque au « surbooké », l'auteur endosse une multitude de rôles pour multiplier, avec véhémence, les arguments de son refus. Les réponses des entreprises, automatiques ou personnalisées, alimentent un dialogue de sourds, un délire verbal à travers lequel c'est l'ensemble du système d'embauche qui se trouve pris en défaut. »<sup>2</sup>

---

1 Alastair Hemmens, *Ne travaillez jamais. La critique du travail en France de Charles Fourier à Guy Debord. Crise et critique*, 2019.

2 Julien Prévieux, *Gestion des Stocks*, Édition Adera, 2007-2008.

« Ensuite, le couperet peut tomber sans dommage sur le travail productif lui-même. Plus jamais de production d'armements, d'énergie nucléaire, de bouffe industrielle, de désodorisants - et par-dessus tout, plus jamais d'industrie automobile. Je n'ai rien contre une Stanley Steamer ou une Ford T de temps à autre, mais le fétichisme libidinal de la bagnole qui fait vivre des cloaques comme Détroit ou Los Angeles, pas question ! À ce stade, nous avons déjà, mine de rien, résolu la crise de l'énergie, la crise de l'environnement et d'autres problèmes sociaux connexes et réputés insolubles. »<sup>3</sup>

« En présence de cette double folie des travailleurs, de se tuer de surtravail et de végéter dans l'abstinence, le grand problème de la production capitaliste n'est plus de trouver des producteurs et de décupler leurs forces, mais de découvrir des consommateurs, d'exciter leurs appétits et de leur créer des besoins factices. Puisque les ouvriers européens, grelottant de froid et de faim, refusent de porter les étoffes qu'ils tissent, de boire les vins qu'ils récoltent, les pauvres fabricants, ainsi que des dératés, doivent courir aux antipodes chercher qui les portera et qui les boira : ce sont des centaines de millions et de milliards que l'Europe exporte tous les ans, aux quatre coins du monde, à des peuplades qui n'en ont que faire. »<sup>4</sup>

Ce que je retiens de ce passage est qu'une poignée de privilégiés obligent une masse à travailler plus qu'il n'en faut tout en les maintenant dans la misère. De plus, en travaillant trop, iels produisent trop et on ne sait plus que faire de tous ces nouveaux objets ! Alors, iels conquièrent le monde avec leurs produits. Et ces produits voyagent plus que nous ! Puis, comme il y en a toujours trop, on réduit la qualité de l'objet et donc sa durée d'utilisation baisse grandement. Par conséquent, au lieu d'en acheter un tous les vingt ans, on devra en acheter un tous les deux ans. Comme il y a toujours plus d'objets, on les jette. Trop trop trop trop trop trop.

A savoir que *Le droit à la paresse* de Lafargue est paru en 1880, nous pouvons donc constater que nous sommes toujours dans la même décadence.

---

3 Bob Black, *L'abolition du travail*, 1997.

4 Paul Lafargue, *Le droit à la paresse*, 1883.

Il faut savoir qu'il est possible de faire autrement et qu'il est simplement possible d'essayer de faire autrement ! Tout se transforme, même les habitudes les plus ancrées. Pour cela, on a besoin de mouvements de groupes. L'entre-aide, il en faudra beaucoup pour sortir du capitalisme qui nous bouffe jusqu'à l'os, puis qui nous jette dans les poubelles du monde avec tout le suremballage et le cadavre du vivant. Toutes les présentes et futures nouvelles expériences ne seront pas des échecs. Rien ne pourra être plus un échec que cette société qui refuse l'échec.

« A bas la société spectaculaire marchande »

« A bas la survie »

« Abolition de la société des classes »

« Abolition du travail aliéné »<sup>1</sup>

« C'est au travail lui-même qu'il faut s'en prendre. Loin d'être une « utopie », sa suppression est la condition première du dépassement effectif de la société marchande, de l'abolition - dans la vie quotidienne de chacun - de la séparation entre le « temps libre » et le « temps de travail », secteurs complémentaires d'une vie aliénée. »<sup>2</sup>

Une majorité de personnes pensent que leur bonheur dépendra de leur consommation, du fait de ne rien manquer, voire même d'avoir le privilège de gaspiller. La plupart des gens travaillent pour consommer sans réfléchir, pour offrir sans raison, pour posséder avec déraison et pour ne pas se poser de questions. Les entreprises multinationales (ou pas) cherchent la croissance éternelle et à s'étendre toujours plus loin. A aucun moment elles ne se satisfont de ce qu'elles ont déjà. Nous devons réapprendre à apprécier des conditions simples et heureuses, réapprendre à ne pas dominer, à ne pas dépasser, à ne

---

1 Slogans de l'International Situationniste, 1957-1972.

2 L'Internationale Situationniste, *De la misère en milieu étudiant, considérée sous ses aspects économiques, politiques, psychologiques, sexuel et notamment intellectuel et de quelques moyens pour y remédier*, 1966.

pas écraser. Être petit.e, c'est bien aussi.

Contre ces idées dominantes, épuisantes et non épanouissantes, il y a la décroissance et la déconsommation.

« La décroissance est un concept à la fois politique, économique et social, né dans les années 1970 et selon lequel la croissance économique apporte plus de nuisances que de bienfaits à l'humanité. »<sup>3</sup>

« Selon les acteurs du mouvement de la décroissance, le processus d'industrialisation a trois conséquences négatives : des dysfonctionnements de l'économie (chômage de masse, précarité, etc.), l'aliénation au travail (stress, harcèlement moral, multiplication des accidents, etc.) et la pollution, responsable de la détérioration des écosystèmes et de la disparition de milliers d'espèces animales. L'action de l'homme sur la planète a fait entrer celle-ci dans ce que certains scientifiques considèrent comme une nouvelle époque géologique, appelée l'Anthropocène (qui aurait succédé à l'Holocène), et cette action menacerait l'espèce humaine elle-même. L'objectif de la décroissance est de cesser de faire de la croissance un objectif. »<sup>4</sup>

« Ne se référant à aucun courant doctrinal mais partant d'un axiome de base — On ne peut plus croître dans un monde fini —, les « décroissants » (ou « objecteurs de croissance »), même si certains considèrent ces deux dénominations comme différentes se prononcent pour une éthique de la simplicité volontaire. Concrètement, ils invitent à réviser les indicateurs économiques de richesse, en premier lieu le PIB, et à repenser la place du travail dans la vie, pour éviter qu'il ne soit aliénant, et celle de l'économie, de sorte à réduire les dépenses énergétiques et ainsi l'empreinte écologique. Leur critique s'inscrit dans la continuité de celle du productivisme, amorcée durant les années 1930 et qui dépasse celle du capitalisme et celle de la société de consommation, menée pendant les années 1960. »<sup>5</sup>

« D'autant que l'indice qui permet de juger la bonne santé d'une société c'est toujours le PIB et la croissance... Donc on calcule si tout va bien en regardant la vente de trucs et de

---

3 Wikipédia

4 Wikipédia

5 Wikipédia

machins. C'est l'équivalent d'un dépistage d'un cancer de la prostate avec un javelot. »<sup>6</sup>

Dans le documentaire *En quête d'autonomie* de Demos Kratos, on observe et écoute des habitants et habitantes d'éco villages qui nous parlent de leurs projets, en plein dans la décroissance. Dans ce documentaire, on observe qu'ils ont tous l'air très heureux.es et épanoui.e.s. L'un d'entre eux le dit d'ailleurs. Il ne partira pas même en échange de millions d'euros.

Dans le documentaire *Nothing to add* de Clémence Le Prévoist, on trouve différents témoignages. Des idées germent : revaloriser ce qui existe déjà et qui est gaspillé plutôt que de surproduire du neuf, mieux partager, établir un vrai partage des richesses, essayer de faire sans nos politiques actuelles qui sont finalement très périmées, décoloniser les imaginaires des idées préconçues, capitalistes et de leur propagande publicitaire et médiatique.

Noël y dit très justement qu'arriver en haut d'une montagne, il faut descendre. Sauf que là, le capitalisme est clairement arrivé en haut de la montagne mais il essaie sans hésitation de marcher sur les nuages. Pourtant, nous ne sommes que des êtres humains ! Nous ne volons pas. A un moment, il va falloir redescendre, et c'est ça la décroissance. Si on ne descend pas maintenant, on va finir par s'écraser tous ensemble. Il est malheureux de sacrifier des personnes et des êtres vivants pour satisfaire l'avarice et l'envie de pouvoir de quelques un.e.s. Le capitalisme est égoïste.

Arrêter le progrès ? Peut-être. Ou tout du moins le réfléchir. Est-ce progresser que de détruire tout le vivant ? Je ne crois pas. Le progrès, le vrai, c'est celui qui respecte chaque espèce et chaque terre. Le progrès ne doit plus être meurtrier. Comme le dit Aurélien Barrau, la 17G tuera toute la planète.

Je réclame le droit à l'échec, le droit à un échec positif. Si le droit à l'échec touche les certitudes économiques, peut-être, et je dis bien peut-être, que le capitalisme se rendra enfin compte de sa position plus que délicate. Alors, tous et toutes ensemble nous construirons une ou des sociétés basées sur le

---

<sup>6</sup> Guillaume Meurice

respect, l'égalité, la solidarité, la joie et la liberté.

Le système actuel est dans l'impasse. Il est en échec mais ferme les yeux face à sa situation. Comme il n'accepte pas l'échec, il ne peut le voir. Pour contrer cette inaction aveugle, certaines personnes créent et développent leurs propres modes de vie, leurs propres expériences, leurs propres souffles.

Cet élan fait tout l'intérêt du chapitre suivant : le droit à l'autonomie. Ces personnes façonnent la différence tout en intégrant l'échec, iels le voient, iels l'apprennent et iels vivent. Ces groupes et collectifs acceptent les échecs, apprenant et évoluant selon eux. Iels sont mouvants, éphémères et là réside leur force, leur justesse. Face aux problèmes récurrents de notre époque destructrice, iels se permettent d'être instables, audacieux.se.s, créatif.ve.s, joyeux.ses, communicatif.ve.s, lent.e.s. Iels se questionnent et trouvent des solutions, dans l'échec et dans la réussite... La vie devient un immense terrain de jeux.



# Le droit à l'autonomie

**et à la gratuité**

Ce chapitre n'est pas particulièrement une idée développée, travaillée, pensée et surpensée mais simplement un espace qui liste quelques expériences, tentatives et autonomies entières ou partielles. Il montre les envies qui ont existées, les échecs et les réussites de certaines dynamiques. Ce chapitre c'est un peu pour dire « Hé, regarde, c'est possible ! Ceci n'est pas qu'une utopie ! ». C'est un chapitre pour fermer les bouches qui vous demandent de rentrer dans le rang (sans oignon).

« Votera-t-il pour la présidentielle ?

Probablement, mais sans croire au discours des candidats qui promettent le plein emploi et l'emploi à vie. Tous mentent sur cette question et le pire est que tous le savent. L'avenir ne se joue pas au niveau de la politique d'Etat, il se construit en réalité dans les petites collectivités, au niveau communal, par des comportements sociaux qui rompent avec la logique du profit financier. C'est là que les luttes ont un sens. »<sup>1</sup>

Depuis des années des mouvements, dits marginaux, libertaires, anarchistes, anti-systèmes, non-conformistes, hors normes, naissent et s'éteignent. Mais ils montrent toujours que faire différemment est possible. Ils éveillent d'autres changements et entraînent de nouveaux bouillonnements, des modes de vies résilients. Les idées germent, les actions fleurissent, les collectifs grandissent et l'opposition joyeuse continuent de vivre et d'évoluer. La plupart de ces mouvements réclament le droit à la paresse et le droit à l'échec.

Petit tour littéraire de ces impulsions effervescentes, figures de l'autonomie et de l'expérimentation.

La Monte Verità est le nom de la montagne sur laquelle une utopie, loin de la ville et de sa rapidité, fut menée. Cette expérience divergente eu lieu en 1900. C'est une des premières communautés à proprement dit libertaires.

« Le Monte Verità (littéralement la « colline de la Vérité ») est une colline de 332 mètres d'altitude située sur le territoire d'Ascona, dans le canton du Tessin en Suisse, qui a été le berceau de nombreux événements culturels et de communautés

---

<sup>1</sup> André Gorz

utopiques depuis le début du xxe siècle. »<sup>2</sup>

Là-bas, il n'y a pas de personnel, chacun s'occupe de soi. Iels aspirent à être des libres penseur.se.s en rupture avec les rites de la société bourgeoise. Au coeur des préoccupations, la liberté et la santé fusionnent. Iels sont convaincu.e.s que la société dérivante est mauvaise pour le corps et l'esprit. Le monde ira mieux lorsque les êtres humains prendront soin d'eux. Cela peut passer par le végétarisme dont Ingar Hoffman dit qu'il est un feu purifiant. La Monte Verità est non contaminée par la ville. C'est un espace de nature, où on fait nature, où on est nature. C'est une réforme de la vie.

Iels pensent que toutes les croyances ont au fond une même vérité, qu'il faut chercher. Iels sont pour une sortie des religions qui enferment les idées et les place toutes sous le même ordre. Iels revendiquent que dans une société bloquée (en échec donc) par les institutions politiques, il faut débloquent la situation par d'autres voix pour subvertir la société en laissant la chance aux gens non politisés de trouver des formes de vie plus démocratiques.

Leur lutte est passée par le vêtement. Iels ont inventés des tenues non serrées à la taille, pour ne plus couper le haut avec le bas du corps. Iels ont confectionnés des vêtements plus larges, libérant les mouvements. Iels ont pratiqués le nudisme pour ressentir chaque rayons chalheureux et accepter la caresse des brises, se ressourcer par tous les pores en vivant des dons de la nature, quelle paresse. Iels mettaient tout en oeuvre pour que les êtres humains aillent mieux et qu'à son tour, la société puisse reprendre un nouveau souffle.

En 1913, des danseurs et des danseuses arrivent dans la communauté. Iels souhaitent libérer la danse de la musique et retrouver les mouvements naturels des corps.

Dix ans plus tard, en 1923, tout évolue, l'utopie se transforme en sanatorium. Là où l'argent n'existait plus, des hôtes viennent payer pour se faire soigner. Sa réintroduction transforme le lieu en zone hôtelière. C'est un renouveau, une ouverture sur un réel parallèle et la fin d'une liberté.

On retrouve des vraisemblances avec certaines communautés anarchistes de 1900.

---

<sup>2</sup> Wikipédia

Dans ces communautés, éphémères, elles aussi, il y a la volonté certaine de rechercher la liberté absolue, d'abattre la domination et le pouvoir institutionnel. Fuir la ville, c'est fuir la présence permanente de ces oppressions. Le capitalisme s'implante dans les profondeurs des villes. Partir des villes, c'est faire un pas sur le chemin des possibles, la vie loin du salariat, forme normée et aliénante du travail capitaliste.

Bien avant que le Communisme soit à la page, la Société Communiste (dans le sens de vie en communauté) Libre est née. Un lieu où tou.te.s travaillent pour tou.te.s.

En adéquation plurielle avec des pensées de la Monte Verità, l'anarchisme individualiste (un des mouvements de l'anarchisme) dit que le changement et la quête de la liberté absolue commence avec nous-mêmes. Le moindre geste est politique. Il est donc juste de se battre contre les préjugés du vieux monde qui nous habitent. Révolutionnons nous même et notre vie quotidienne contre l'autoritarisme ! Se développer soi-même pour pouvoir se développer en communauté. Ce qui n'est pas compatible avec les formes du travail mises en place dans les entreprises, les usines ou les bureaux. Iels ne veulent être ni bourgeois.e ni ouvrier.ère.s. Iels veulent être. Et pour cela il faut bâtir des idées nouvelles sur les ruines des anciennes.

Dans cette communauté, iels essaient d'être végétalistes, de vivre sans tabac et alcool. Dans l'équipe il y a, Fortuné Henry, Sophia Zaïkowska et Georges Butaud. Iels pensent que le tabac et l'alcool rendent les pensées plus faibles et donc les gens plus soumis à l'autorité de l'Etat et la viande rendrait agressif.ve. A Vau, iels tentent l'auto-suffisance et la vie sans argent. Revenir à une vie simple, refuser la consommation et abandonner les objets superflus. Trois points de la décroissance. Contre la domination, aucun ordre ne sera donné et toutes les tâches seront partagées. Les adultes ne dominent pas les enfants, les hommes n'oppressent pas les femmes. Malheureusement, le partage des activités restera sexiste parfois.

Iels, tout comme moi, se pose la question : est-ce que l'on peut vivre ensemble sans subir ou générer des rapports de domination ?

Fortuné Henry a acheté un terrain pour mener cette expérience. Il dit : « Ici, nous ferons des Hommes libres et nous ai-

derons à déterminer les cellules initiales des sociétés futures. ». C'est la naissance du communisme (dans l'idée de communauté) expérimental et de la colonie de l'Essai (rien que le nom inclut le droit à l'échec) à Arglemont dans les Ardennes en 1903. Pour vivre, iels vendaient des légumes sur les marchés. Ensemble, iels lutteront contre la propriété et les propriétaires afin d'instaurer le profond partage.

Comme il faut accepter l'éphémérité, la colonie s'arrête car trop miséreuse (à l'époque la récup' n'était pas de mise puisque les poubelles ne débordaient pas encore). La colonie manquait d'auto-suffisance, le manque de convictions de certain.e.s tiraient la colonie vers le bas et le parasitage (personnes qui viennent, consomment et ne produisent pas) ont eu raison de cette expérience. Cet essai aura eu le courage de s'extraire, et le mérite d'exister. Iels pointent le doigt vers des terres du possible, montrant les chemins aux expériences futures. Leurs idées libertaires se répandent, localement à l'époque, et partout aujourd'hui à travers des podcasts et autres supports actuels.

Est-ce que ces mouvements de vie ne sont-ils pas destinés à être éphémères car trop intenses ?

« On ne travaille pas pour soi mais par raison. Pas pour soi mais pour ceux qui nous entourent. »<sup>3</sup>

Actuellement la sur-production assure gratuitement aux lieux et aux personnes tendant vers l'autonomie un arrivage d'outils, de matériels et de nourritures parfois suffisant pour vivre dignement. Imaginons que dans une ère nouvelle, la sur-production n'existe plus, il faudra revenir à un savoir faire et à une autonomie appuyés par des réseaux d'entraide et de solidarité locales.

Nous allons aborder de nouveau le film l'An 01, sérieux appel à l'autonomie : « Et si tout s'arrête ? », « On décide d'un jour et d'une heure et on arrête tout. », « DEMOBILISATION GENERALE ».

Le film regorge de propositions farfelues, ou non, d'un monde changeant, d'un système qui se régénère, d'une société qui

---

<sup>3</sup> France Culture, *LSD*, la série documentaire par Perrine Kervran, *les clairières libertaires, une vie communautaire d'anarchiste en 1900*, 2020.

recommence.

Des vélos, pas d'autos. Si il n'y a plus d'automobiles, on peut marcher sur les routes et faire des potagers sur les trottoirs.

Les pas de côtés sont encouragés, les pas en avant ne sont pas recommandés. Et puis de toute façon en avant vers quoi ?

« On prend son temps, on a toute la vie. »

« On va enfin pouvoir »

...Parler avec n'importe qui, de n'importe quoi, n'importe quand, pour trouver des nouvelles idées, échanger les papiers d'identité, les logements, les vies, les habitudes, les vêtements... Les maisons sont comme des prisons, ma propriété c'est le monde entier. A Bas l'art de la propriété et la propriété de l'art. « Comment faire sans faire ? »

Les Gilets jaunes, pour revenir à des temps actuels en France, expriment leur rejet de ce système qui les écrase. Les Gilets jaunes sont épuisés d'être les victimes d'une politique économique violente. Pour cela, ils se regroupent, se rassemblent, créent des espaces d'échanges. Bien sûr, face à la peur de l'échec, le gouvernement les réprime sévèrement et injustement. Mais certaines de leurs idées sont résilientes et tendent vers une démocratie réelle où des valeurs plus justes, plus égales, plus solidaires seraient en place. Ils demandent une démocratie directe où ils seraient pris en compte, réclamant notamment le fameux RIC (référendum d'initiative citoyenne). Mais à mon humble avis, on ne peut plus rien construire d'intensément positif dans ce système pervers. J'opterais pour une destruction quasi totale et une reconstruction joyeuse. Chaque pas de côté affaiblit leurs fondations, chaque contestation compte, tous les rassemblements soufflent des vents de changement. Nous avons besoin de pistes de réflexions communes.

Il serait juste de parler des mouvements ouvriers ici.

Certains de ces mouvements ont prôné l'autonomie ouvrière par la prise de contrôle de l'usine. Le capitaliste a pris sous son pouvoir toute la maîtrise de la chaîne de production. Il ne donne aucun accès aux savoirs et aux informations liés à l'usine. Le travailleur et la travailleuse doivent aller travailler, faire le geste qui leur est demandé, l'action qu'ils doivent accomplir mais surtout ils ne doivent pas penser et rester ignorants face au fonctionnement global. En reprenant ensemble le contrôle

de l'usine, iels s'affranchissent de la domination patronale. Iels prennent possession des savoirs qu'on leur a injustement enlevés. Les ouvriers et les ouvrières sont les plus à même de faire tourner la production puisqu'ils en sont l'élément essentiel.

Le documentaire, *Le temps des ouvriers* voir plus précisément « Le temps des barricades »<sup>4</sup>, expose nombreuses actions ouvrières face aux oppressions patronales. On y parle de la Commune de Paris en 1871, insurrection armée battue par l'armée bourgeoise. Le droit de vote des femmes y avaient été instauré avant même que l'État ne le fasse. Pendant environ deux mois la ville de Paris fut auto-gérée avant de finir couverte de sang. On voit la naissance des coopératives ouvrières en Allemagne, Angleterre et Belgique à la fin du XIXème siècle, ou encore en 1895, l'arrivée de la CGT qui va militer activement pour des journées de huit heures en utilisant la grève générale. En faisant ça, elle invente une nouvelle forme de lutte où il suffit que l'ensemble des prolétaires s'arrêtent pour que tout le système s'arrête. Mais aussi les révolutions italiennes de 1920 avec ces grands mouvements d'occupations des usines.

Gramsci, membre fondateur du Parti communiste italien, dit que le capitalisme est un parasite et que ce sont les ouvriers qui doivent gérer les usines. C'est l'auto-gestion ouvrière.

Puis, est développée la révolution sociale et anarchiste espagnole de 1936 où tout est en auto-gestion.

Le communisme a souvent été l'idéal des classes ouvrières. Staline parlait d'une société socialiste, d'une société alternative où les rêves ouvriers et populaires seraient réalisés. L'Union Soviétique promet à l'ouvrier qu'il sera maître chez lui, dans l'Etat ouvrier. Finalement le culte du travail sera le même que sous un régime capitaliste. Ce piège éteindra les vaillantes lueurs d'espoir.

Apparaît mai 68 en France avec toutes ses grèves générales et la force de sa révolte ouvrière. Mais il y a aussi les barricades de Sochaux ou encore le printemps de Prague. Toute cette histoire des luttes ouvrières et populaires existent belle et bien. Que de luttes ont explosées ! Les révolutions passées déploient les soulèvements à venir. C'est la liberté qui a conduit le peuple aux barricades, pour qu'il devienne souverain de leurs usines et de leur pays.

---

4 Stan Neumann pour les Films d'ici, *Le temps des ouvriers*, 2020.

L'expression « classe ouvrière » a disparu du langage politique actuel mais cette classe existe toujours. Son existence est tue car c'est une entité pleine de force vive qui terrorise les puissants.e.s. Sans conscience de l'entité, pas de force vive. La taire, c'est en cacher sa puissance. Mais cette classe est toujours opprimée par les mêmes abus. Récemment en France, les Gilets jaunes ont été représentatifs de cette classe qui ne se tient pas sage.

« [...] un précepte libertaire fondamental : tout être humain est compétent pour gérer les affaires de la société, et plus particulièrement de la communauté dont il est membre. Aucune politique n'a de légitimité démocratique si elle n'a été proposée, discutée et décidée directement par le peuple, et non par de quelconques représentants ou substituts. C'est seulement l'administration de ces directives politiques qui peut être confiée à des conseils, des commissions ou des collectifs d'individus qualifiés, éventuellement élus, qui exécuteraient le mandat populaire sous contrôle public et en rendant des comptes aux assemblées qui prennent les décisions... »<sup>5</sup>

La pensée de Kropotkine est un fil conducteur qui se retrouve dans toutes ces luttes flamboyantes.

« La pensée de Kropotkine s'articule autour de trois axes :

Comment organiser la production et la consommation dans une société libertaire ? À travers l'expropriation puis la collectivisation des moyens de production et des biens obtenus, ainsi qu'une rationalisation de l'économie et la création de communes autosuffisantes (la commune supprime les différences entre les villes et la campagne, crée une décentralisation industrielle). De plus, et contrairement au capitalisme, il écarte le principe de bénéfice individuel maximum, au détriment d'un autre plus juste et plus égalitaire : « à chacun selon ses besoins », et qui repose sur l'entraide (le second axe).

L'entraide : il s'agit d'une opposition frontale à l'évolutionnisme darwinien par la compétition : Kropotkine affirme que la coopération et l'aide réciproque sont des pratiques communes et essentielles dans la « nature humaine ». Si l'on renonce à la

---

<sup>5</sup> Bookchin, *Une société à refaire*, 1993.

solidarité par cupidité, alors on tombe dans la hiérarchisation sociale et le despotisme.

Conception morale et éthique : seule une morale basée sur la liberté, la solidarité et la justice est à même de dépasser les instincts destructeurs qui eux aussi font partie de la nature humaine. Dans ce but, la science se doit de suivre des fondements éthiques, et non pas des principes surnaturels ou économiques. La recherche des structures sociales est la clé de la connaissance des besoins humains, base du développement de la société libre. »<sup>6</sup>

En France, les ZAD sont de beaux exemples d'autonomie. De plus en plus nombreuses, elles poussent selon les luttes écologiques nécessaires. Elles naissent là où la Nature ne peut se défendre, contre des projets encore et toujours destructeurs du vivant. D'une rage commune apparaît un réel projet de vie et d'harmonie. Dans la continuité de la lutte du Larzac (« La lutte du Larzac (Luta del Larzac en occitan) est un mouvement de désobéissance civile non-violente contre l'extension d'un camp militaire sur le causse du Larzac qui dura une décennie, de 1971 à 1981, et qui se solda par l'abandon du projet sur décision de François Mitterrand, nouvellement élu Président de la République. »<sup>7</sup>). Elles sont des zones de non-droit où l'expérimentation est à l'honneur. Chacun de ces espaces inventent des liens insoupçonnés à la Nature, à la terre et à l'agriculture. Le travail et la production ne font plus partis des quotidiens. C'est un bouleversement extraordinaire qui amène l'indépendance des êtres vis-à-vis des pouvoirs en place. C'est une lutte, souvent écologique d'abord, mais surtout une lutte contre l'État et sa politique économique meurtrière. Ces personnes tentent l'expérience passionnante et nécessaire de se défaire des rapports marchands. Eux qui maintiennent leur emprise sur le bien être de tous les êtres, humains, animaux et végétaux. Ils remplacent les rapports marchands par des rapports vivants.

Je vais maintenant aborder l'Internationale situationniste sous l'axe de l'autonomie.

La phrase « Ne travaillez jamais » peut être comprise comme une critique du mot « travail » associé, par-dessus toute autre

---

<sup>6</sup> Wikipédia

<sup>7</sup> Wikipédia

forme d'activité, à l'intervention humaine sur le monde. C'est, comme le dit Debord, « une injonction à refuser « l'écrasante contrainte » du système du salariat qui ne peut être renversée que par un mouvement massif d'émancipation sociale. ». Dans les idées fortes de l'Internationale situationniste, on retrouve la volonté profonde d'abolir l'État et le capitalisme (forme de toutes morts) pour créer l'auto-gestion généralisée par la démocratie directe, ainsi que le désir intense de se débarrasser des rapports marchands, qui ne sont finalement que des rapports de force, pour oeuvrer à une société égalitaire. Les situationnistes étaient persuadés que l'on devait aboutir à une révolution de la vie quotidienne par l'hédonisme (système philosophique qui fait du plaisir le but de la vie).

« Vivre sans temps mort, jouir sans entraves. »

Ils souhaitaient abolir le spectacle en tant que rapport social. C'est le refus des représentations, pour une participation directe et pleine des individus dans leurs quotidiens. Bien sûr, la communication devait changer : plus de médias privés et corrompus qui ne font que la propagande des idées capitalistes dans tous les ménages. Ils prônaient la réalisation et l'épanouissement de l'individu avant tout. Ils se battaient donc contre l'aliénation. En proposant face à elle, le libre usage de soi-même, le refus de toutes contraintes dû à la rentabilité (dans tous les domaines) et la nécessité de prendre la pleine responsabilité de ses actes (en arrêtant d'agir sans réfléchir selon un pouvoir supérieur, comme une marionnette). L'Internationale situationniste veut abolir le travail en tant qu'activité séparée de la vie. Ils refusent l'art contemplatif bourgeois élitiste en lui opposant un art provocateur, outil de vie, de participation et de joie. Ils refusent les loisirs en tant qu'activités contrôlées par le travail, en récompense du travail. Pour cela ils aspirent à ce que toutes activités humaines réunifiées prennent une forme poétique. Ils sont pour la libre création de situations par l'individu. En voilà un beau programme !

« En ce qui concerne l'autonomie, seul l'autonome peut planifier, organiser, créer l'autonomie. »<sup>8</sup>

---

<sup>8</sup> Hakim Bey, TAZ, Édition de l'éclat, 2014.

Pour enrichir cette liste d'expériences autonomes, Hakim Bey nous conte des histoires de piraterie. Il nous rappelle qu'à leur époque, les pirates avaient réussi à créer un « réseau d'informations » à échelle planétaire. Ce réseau était conçu surtout pour le commerce. Il était composé « d'îles et de caches lointaines où les bateaux pouvaient s'approvisionner en eau et nourriture et échanger leur butin contre des produits de luxe ou de première nécessité. Certaines de ces îles abritaient des « communautés intentionnelles », des micro-sociétés vivant délibérément hors-la-loi et bien déterminées à le rester, ne fut-ce que pour une vie brève, mais joyeuse. ».<sup>9</sup> Ce sont les utopies pirates. Cela nous rappelle que de tout temps, il y avait des gens en désaccord avec l'ordre établi, avec les dominations en place. Ces personnes tenaient à leur liberté, parfois plus qu'à la vie. Et c'est tout à leur honneur.

« Il est tout simplement erroné de la part de certains historiens de stigmatiser les pirates comme de simples brigands des mers même des proto-capitalistes. En un sens, c'étaient des « bandits sociaux », bien que leurs communautés de base ne soient pas des sociétés paysannes traditionnelles, mais des utopies créées ex nihilo sur des terres inconnues, des enclaves de liberté totale occupant des espaces vides sur la carte. »<sup>10</sup>

Dans le chapitre qui nous intéresse le plus ici, « Psychotopologie de la vie quotidienne », Hakim Bey émet une liste d'éléments à se réapproprier pour la création d'une TAZ (zone autonome temporaire) : se ressaisir des cartes (géo-utopie) pour y trouver des « terra incognita » ou au moins des « terra non contrôla » pour s'y installer éphémèrement ou non, trouver des territoires d'invisibilité. Mais tout.e seul.e ? Non, en bande.

« La bande est ouverte - certes pas à tous mais, par affinités électives, aux initiés liés par le pacte d'amour. La bande n'appartient pas à une hiérarchie plus grande, mais fait plutôt partie d'une structure horizontale de coutumes, de famille élargie, d'alliance et de contrat, d'affinités spirituelles etc. ».<sup>11</sup> Il n'y a pas que la famille nucléaire. D'ailleurs chaque membre d'une famille nucléaire tend souvent, en complément, à une intégration sociale par la bande en dehors du cadre de la famille.

---

9 Hakim Bey, *TAZ*, Édition de l'éclat, 2014.

10 Hakim Bey, *TAZ*, Édition de l'éclat, 2014.

11 Hakim Bey, *TAZ*, Édition de l'éclat, 2014.

Autre utopie donnée dans ce florissant petit livre, La Folle République de Fiume ; Gabriele d'Annunzio, poète, est à l'origine de cette folie. Il écrit la Constitution qui instaure la musique comme principe central de l'État. Nombre de personnes inadaptées au système arrivèrent à Fiume. L'activité de ce gouvernement se résumait à faire la fête et à nourrir la fête. Cela dura 18 mois avant de manquer de vin, d'argent (celui là même qui avait été gagné auparavant par des pillages de riches navires marchands italiens) et de se faire attaquer par la flotte italienne. Jolie tentative.

Hakim Bey emploie à un moment donné le mot « potlatch ». Qu'en est-il ? C'est un système de dons.

Le droit à la gratuité.

Le droit à la gratuité est légitime pour incarner son indépendance vis-à-vis du monde du travail. La gratuité est une philosophie à développer, liée profondément à l'autonomie et à la solidarité. Plus nous sommes autonomes, moins nous avons besoin d'argent. Je défends des idéologies de gratuité et une économie du don à expérimenter.

Pour continuer ma liste d'initiatives, je vais présenter Eotopia, un écolieu français qui est né de l'envie de Benjamin Lesage. Dans ce lieu et au sein de sa commune (le plus possible), Cronat, l'économie de dons est pratiquée, sans attendre en retour et en confiance. Partant de ce principe là, on ne produirait que ce qui est nécessaire et que ce que les gens auraient envie de faire. Les activités et choses superficielles disparaîtraient, la création de profit aussi. On ne se sacrifierait plus pour la richesse de quelqu'un d'autre mais tout deviendrait entraide consciente.

La gratuité, c'est revenir à des pratiques comme le stop, le vélo, la marche. Redécouvrir la distance, la ressentir, la vivre. La gratuité, c'est rétablir la récupération et le recyclage d'objets et de nourriture. La gratuité, c'est un bout d'indépendance grâce à l'autonomie alimentaire par la cueillette sauvage ou la (perma)culture. La gratuité, c'est mettre en place des communs, gérés en commun et accessibles à toutes et tous, de l'auto-gestion. La gratuité, c'est se réapproprier des savoirs

faire perdus dans les tumultes du geste unique, de la répétition aliénante et de la mécanisation.

Puis, il y a les Diggers de San Francisco :

« Le groupe des Diggers de San Francisco (de 1966 à 1969) a expérimenté la gratuité dans la société. Ces Q géniaux ont débuté en distribuant joyeusement et gratuitement des repas dans la rue. Puis, ils ont commencé à créer des Free News, à ouvrir des magasins gratuits et même un des premiers centres de soins gratuits des États-Unis, et qui est toujours actif aujourd'hui ! Les Diggers ont inspiré les Restos du Coeur, Food not Bombs et plusieurs autres belles initiatives ! »<sup>12</sup>

Les Diggers n'ont pas de structure, pas de chef, pas d'idéologie. Iels oeuvrent à rendre les gens plus libres, plus à peine de travailler si tout est gratuit.

D'ailleurs, Wikipédia est un très bon exemple de commun et de gratuité :

« Wikipédia est réalisée collaborativement sur Internet via un « réseau coopératif » auto-organisé et sans frontières linguistiques. Le système wiki de Wikipédia permet la création et la modification immédiates des pages par tous les visiteurs, même sans inscription. Wikipédia fut la première encyclopédie généraliste à ouvrir, grâce à ce système, la modification de ses articles à tous les internautes. Aucun article n'est considéré comme achevé, et Wikipédia se présente comme une encyclopédie en amélioration continue. La constante surveillance des modifications est également ouverte à tous à travers le système wiki. Il n'y a aucun système hiérarchique de validation ; aussi l'encyclopédie est-elle l'objet de nombreuses incompréhensions et critiques quant à la qualité et à la fiabilité de son contenu, et l'objet d'études sur sa fiabilité en anglais, la langue la plus développée. »<sup>13</sup>

« Le projet se veut universel, en traitant tous les domaines de la connaissance, y compris la culture populaire. Il se veut aussi multilingue et gratuit dans sa version en ligne, afin de favoriser l'accès du plus grand nombre à la connaissance. »<sup>14</sup>

---

12 *Q Pressé numéro 4*, journal éphémère angevin vendu à prix libre dans les rues en 2019.

13 Wikipédia

14 Wikipédia

En conséquence, une grande majorité de personnes est concernée par l'utilisation de Wikipédia. C'est incroyable ! Pourtant, je n'ai jamais entendu personne dire que Wikipédia est une belle utopie. Cette encyclopédie développe des principes très similaires à certaines communautés et collectifs vus dans ces pages. Elle est elle-même issue d'une communauté. Wikipédia est une communauté. Chaque utilisateur.trice fait plus ou moins parti.e de cet ensemble.

Le droit à la gratuité c'est la destruction du système économique, celui qui exploite et tue.

L'International situationniste pensait que le travail en tant qu'activité séparée du reste de la vie était triste et lamentable. Le capitalisme serait pour Debord « la manifestation concrète de l'abstraction de tout travail particulier et l'abstraction générale de la production d'ensemble. ». L'abstraction fait perdre tout sens au fait de travailler, on ne crée plus rien et on n'y comprend plus rien. La forme qui émerge comme activité séparée de la vie, c'est l'économie. Cette économie marchande devient le moyen d'échanges dominants entre les êtres humains. Elle est le centre de toute la vie sociale. L'économie peut se matérialiser dans nos vies concrètement sous forme d'argent et d'échanges d'argent. Les besoins des êtres humains se sont petit à petit réduits à des échanges économiques. La mort des activités humaines arrive lorsqu'elles ne sont plus que travail sous l'oppression capitaliste. L'apparition d'une classe bourgeoise a lié l'épanouissement personnel à l'épanouissement matériel et économique par le travail. Ce lien peut être un choix de vie mais il est aucunement un choix obligatoire ou une norme à imposer.

La gratuité permet d'échapper aux obligations financières qui contraignent nos choix de vie. La sécurité financière est vendue comme seul but de l'existence. La gratuité développe d'autres échanges basés sur des valeurs différentes que celle du profit. Dès l'école, on nous demande de choisir une voie, un futur métier, comment tu veux gagner de l'argent. Ta décision s'adapte selon le niveau de vie que tu vises ou selon le niveau de vie qu'on te croit capable de viser. Puis tu sacrifies ton temps à apprendre ce métier, celui qui te fera gagner plus ou moins

d'argent. Une fois que le système éducatif a validé ton apprentissage selon ses propres critères, tu es apte à travailler, à gagner de l'argent. Et cela jusqu'à ce que la retraite ou la mort te délivre. Voilà comment on pourrait résumer une vie occidentale sous un oeil dramatique et pessimiste.

Malheureusement, je crois que c'est ce que subit une majorité de personnes, quoique certaines d'entre elles s'y épanouissent.

Le don et la gratuité sont des appels à la vie libre. Ils permettent de faire un pas de côté, un pas sortant même. En agissant différemment, des solutions voient le jour et des alternatives constructives naissent en beauté.

La gratuité permet de remettre tout le monde sur un pied d'égalité. Plus personne ne possède d'argent utile. La course à l'argent deviendrait encore plus absurde que maintenant. Dans un monde gratuit, l'élite n'a plus besoin d'argent et elle ne pourra plus rien prétexter en son nom. D'ailleurs, les inégalités ne profitent qu'à cette élite. Avoir peur pour ses privilèges, est-ce ça le but de l'existence humaine ?

Mais l'économie y'en a dans la nature ? Non.

Mais l'économie y'en a dans mon corps ? Non.

Mais l'économie y'en a aux fêtes des voisin.e.s ? Non.

Mais l'économie, ça pousse tout seul ? Non.

Mais l'économie, ça fait la pluie et le beau temps ? Non.

Mais l'économie, ça se mange ? Non.

Bon bah alors ça sert à rien.

L'économie néolibérale pour qui ? Pour quoi ?

Robert Filliou<sup>15</sup>, qui a lui même été économiste, en vient à parler d'économie poétique comme alternative. Cela veut dire, il me semble, que la joie et le plaisir peuvent être économique, plutôt que la destruction et l'esclavage. Il voudrait que nous vivions tous ensemble un rêve collectif.

Comme le dit Usul, vidéaste web et chroniqueur pour Mediapart, dans sa vidéo sur le travail, l'économie est un terme absent qui nous laisse penser que tout le monde y est lié, relié et rerelié. Une sorte de nouvelle religion. Tu es né.e sous la

---

15 Robert Filliou, artiste franco-américain, 1926-1987.

bonne étoile de l'économie, ton éducation dépendra d'elle et dès que tu auras atteint l'âge de sagesse, tu oeuvreras pour elle nuit et jour jusqu'à ce que la mort t'en empêche... Serions nous uniquement utile à la nation en étant utile à l'économie ? Sans économie, l'humanité périt. J'ose espérer que ce chapitre fait preuve du contraire.

Il est rassurant de lire et d'observer tous ces témoignages d'individus ayant eu le courage de créer autre chose, de vivre différemment, de penser ouvertement. Celles et ceux qui ont fait le pas de côté si dur à réaliser. Ce chapitre est là pour raviver les flammes éteintes, rallumer des étoiles et pour remercier la force de celles et ceux qui ont osé et osent encore.

L'autonomie est une solution pour sortir de certains rapports de domination et de destruction, comme celui exercé par le travail. Chercher et expérimenter de nouvelles manières de vivre est le seul moyen pour espérer créer des sociétés vivantes et réellement démocratiques. Il est nécessaire de placer la vie au centre des préoccupations. Il n'y a pas qu'une façon de faire et il y en a autant qu'il y a d'individus sur cette Terre.

« L'uniformité caractérise le dogme, le pluralisme la démocratie. »<sup>16</sup>

---

<sup>16</sup> Ramin Farhangi, *Pourquoi j'ai créé une école où les enfants font ce qu'ils veulent*, Actes Sud, 2018.





# Le droit à la fête

Réenchanter la vie

Il est impossible de définir la fête.

La fête est plurielle. La fête est un espace du possible sans impossible. La fête est un joyeux chaos. La fête est une TAZ. La fête est un espace de non droit. La fête est un lieu où les règles ne règlent plus rien. La fête est un regroupement, un amas d'individus réunis. La fête, festival de tous les arts. La fête, festin de tous les hasards. La fête et ses bruits, ses murmures, ses envies. La fête et ses abandons, ses désirs, ses créations. La fête fait société. Tout le monde fait la fête, c'est le seul espace de liberté autorisé. La fête devrait être permanente. Les rencontres sont festives, les envies se partagent, les rires explosent comme des bombes. La fête est un espace dangereux pour l'ordre. La fête c'est un désordre libérateur. L'anarchie est une fête. Fêtons la fête, seule zone où la vie implose et explose. La fête est joueuse. La fête est indescriptible, indélébile et parfois même débile. La fête se permet tout et son contraire. La fête c'est des émotions qui débordent, de la haine à la joie, de l'amour à l'humour. La fête amène l'érotisme et l'héroïsme. La fête permet de s'échapper un temps de la course folle des jours. La fête est solaire. La fête est bruyante. La fête ne se tait pas. La fête ne se censure pas. La fête est lunaire. La fête n'a pas de temps défini. La fête n'a pas d'espace choisi. La fête est en mouvement. La fête est infinie. La fête, ce chant des possibles.

La fête, en tant que loisir du capitalisme est consumériste et destructrice, elle suit le travail. La fête comme je l'entends dans ce chapitre en est tout le contraire.

« Le jeu est la manière inventée par le cerveau pour apprendre. Que se passerait-il si nous laissions un humain jouer toute sa vie ? »<sup>1</sup>

La dépression ne doit pas mener la danse. L'esprit du sérieux ne nous rendra pas heureux.euse. Libérons les esprits de toute cette morosité !

« Nul ne peut prédire ce qu'il adviendrait si déferlait la puissance créatrice jusqu'à présent bridée par le travail. »<sup>2</sup>

---

1 Ramïn Farhangi, *Pourquoi j'ai créé une école où les enfants font ce qu'ils veulent*, Actes Sud, 2018.

2 Bob Black, *L'abolition du travail*, 1997.

Un nom est beaucoup revenu lors de mes nombreuses recherches, Charles Fourier. Fourier est un penseur qui par ses idées développent la possibilité certaine pour chaque individu d'atteindre le bonheur (but d'une existence humaine ?) à travers la légèreté, la liberté et sans en faire payer qui que ce soit par la misère ou la terreur. Utopiste me direz-vous ? Sa pensée est si touchante qu'elle donne envie d'être incarnée.

Charles Fourier vécut de 1772 à 1837 et pourtant ses idées sont encore actuelles. Il évoque une réforme de l'armée par la création d'une armée de l'amour et de la fête associées aux travaux. Cette armée amènerait un nouveau type de travail, le travail lié aux désirs et aux plaisirs. Il critiquait déjà la société marchande comme ennemi de nos passions et engin destructeur de la faune et la flore. Il remarque que la misère et la mort sont déjà des conséquences d'un système marchand désireux de s'étendre. L'utopie serait de croire que le capitalisme répandra le bonheur éternel. Fourier prône la recherche du bonheur par les plaisirs. Il fait des désirs et des passions un sujet possible de l'histoire. Qu'arriverait-il si les plaisirs étaient la base de nos échanges en tout genre ?

Charles Fourier rappelait déjà que l'équilibre entre les êtres humains et la Terre est absolument nécessaire. Il appelait à la jouissance créatrice et non pas destructrice.

Lui et moi sommes persuadés que l'opposition des contraires crée l'émulsion. Les différences reliées tendent vers l'unité. L'union évidente des plurielles. Chaque singulier accepté et aimé tend vers un ensemble uni. Il n'existe pas de forme unitaire éternelle, le mouvement est constant, rien n'est immobile. Sans exception, c'est l'ennui qui surgit. Fourier dit que l'exception est le ciment du lien social. Pour illustrer, Fourier constate que, dans la vie, il y a des indécis, des gens qui commencent les choses et ne les finissent jamais, et d'autres qui préfèrent les terminer plutôt que de les débiter. Il pense qu'en associant ces personnes entre elles, elles se soutiendraient et pourraient atteindre un but commun. Selon Fourier, l'harmonie de l'univers dépendrait de nos réformes sociales, de notre façon de vivre ensemble. Il affirme que le dérèglement des amours serait à l'origine du dysfonctionnement de l'humanité.

La philosophie de Charles Fourier me rassure. Les termes

comme amour ou harmonie ne sont pas souvent mis en avant dans le débat public, mais ils sont sûrement bien plus importants que l'économie. On a toutes et tous besoin d'amour pour vivre, il est l'un des éléments nécessaires du vivre ensemble. Ne pas en parler, c'est le renier. Remettre les mots amour, harmonie ou encore plaisir dans les discussions communes et même politiques devient un besoin. Nous sommes des êtres sensibles et l'oublier au profit d'une pensée unique et mécanique est risqué. La marchandise ne doit pas remplacer les besoins naturels.

Fourier pense qu'il est mauvais de se scinder en ménages séparés. Il faudrait s'organiser en unité plus grande pour que le partage des tâches et la production collective puissent naître. Pour tenter de mettre en pratique ses idées, Fourier imagina le phalanstère qui fut mis en oeuvre par André Godin.

« Dans un phalanstère, les journées d'activités sont longues, les nuits sont courtes. Les phalanstères ne connaissent pas la fatigue due à la monotonie des tâches, au non respect des rythmes naturels, aux dissensions résultant de l'absence de choix des compagnons de production et à la hiérarchie non fondée sur le talent. Bien au contraire, s'activer successivement dans de nombreux groupes passionnés est une joie de tous les jours qui conduit la vieillesse à être belle et attirante. Ainsi, la considération et l'affection des plus jeunes lui échoient-elles naturellement. »<sup>3</sup>

A travers ses idées de phalanstère, Fourier désire remplacer le travail aliéné par un travail ludique et attrayant. Il refuse de séparer la raison de l'imagination.

Ce chapitre se dédie à mettre en avant les échappatoires, celles qui nous dévient des chemins pré-tracés, des pensées préconçues et des actes imposés. Le jeu, le rassemblement, la fête sont des passages qui échappent à la monotonie découlant d'un système mortifère. Le travail, tueur de vie et d'envie. Les cris de ralliement te délivreront des cris mécaniques. La joie explosive te montrera les repères spontanés. Les territoires festifs te libèreront de l'ennuyeuse servitude. Sors de ta

---

<sup>3</sup> Wikipédia

cage invisible et suis les fanfaron.ne.s qui déambulent vers le monde des possibles. La fête est un espace qui s'ouvre. Elle est l'espace nécessaire à la survie mentale de celles et ceux qui se font écraser en permanence. Personne ne s'y tait. Elle est le terrain où reprendre possession de son corps, de sa parole et de ses pensées est possible et libre. La fête, se sont des gens qui se regroupent autour d'idées qui ne sont pas motivées par l'argent. L'endroit de la permission. Une émulsion renversante qui se libère parfois de la gravité même. C'est le réenchantement du quotidien si cher aux surréalistes. La fête est le contraire du travail. La fête est l'explosion foisonnante de la vie. Le travail en est sa négation. Elle est le croisement des esprits et la voie des regroupements, pour ne plus se diviser. Je dédie ce chapitre principalement à des artistes et à des groupes militants, les grands réenchanteurs de notre temps.

Une fête est une micro-société éphémère et autonome. En cela, elle peut amener de plus amples envies d'autonomie.

« Admettons que nous ayons participé à des fêtes où l'espace d'une nuit, une République de désirs gratifiés a été atteinte. Ne devrions-nous pas admettre que la politique de cette nuit a pour nous plus de force et de réalité que celle du gouvernement américain tout entier ? »<sup>4</sup>

Robert Filliou parlait de fête permanente, une possibilité de création sans limite, quotidienne et accessible à tous et toutes. Il souhaitait que l'art soit au service de la paix (clin d'oeil à Yoko Ono et John Lennon). Sa fameuse phrase : « L'art est ce qui rend la vie plus intéressante que l'art. » signifie pour moi que l'art est l'outil ultime pour réenchanter la vie. L'art est l'arme fatale contre l'esprit du sérieux que répand le travail capitaliste. Filliou va œuvrer, en poète, à la construction d'une « forme de société dont le but avoué serait de faire de chaque Homme un artiste ».

En tentant d'unifier sans cesse l'art et la vie, l'Homme et l'Enfant, l'art et la science, l'économie et la poésie, l'Orient et l'Occident, Robert Filliou va répandre fête et humour. Avec lui, l'art est une fête, un art de vivre.

Il verra la création comme un véritable mode de vie, une

---

<sup>4</sup> Hakim Bey, TAZ, Édition de l'éclat, 2014.

oeuvre collective, un vecteur de changements sociaux. La création permanente c'est la liberté permanente. Comme Fourier parlait d'amour, de plaisir et d'harmonie, Filliou parle de création pour émanciper les facultés innées de chaque individu, les facultés refoulées dans la société de contrôle actuelle. Robert Filliou pensait que tout le monde est parfait et en partant de ce principe là, il développa la Parfaitologie. Il employait le jeu comme technique de déconstruction des modes de pensées dépassés. Jouant, il fut amené à créer le Territoire de la République Géniale, une invitation à inventer son propre territoire où le génie humain n'aurait pas de limite. Selon lui, le génie humain serait une capacité potentielle que nous aurions perdu. Ce génie humain, on pourrait le nommer l'intuition. Dans nos cadres de vies occidentaux, l'instinct d'intuition est remplacé par l'obéissance aux règles.

« L'intuition est une forme supérieure de la pensée (...) c'est la pensée qui se connaît elle-même. »

Retrouver son intuition, c'est revenir à sa capacité de création, redevenir propriétaire de ses envies, renouer avec son innocence et son imagination. Pour Filliou, retrouver son intuition c'est transformer le travail en jeu.

« Je pense aux travailleurs, sans lesquels il ne peut y avoir de poésie. Je conçois des projets, pour trouver comment la poésie, qui est futile, pourrait leur être utile. En d'autres termes, comment concilier la gnose, si gaie, à l'économie, si sinistre. »

Robert Filliou par l'emploi de l'art voulait réenchanter la vie et libérer celles et ceux qui se font enfermer dans quelques conventions. Il voulait rendre la politique vivante et non pas marchande. A travers l'art, c'est la tentative de trouver des solutions joyeuses au quotidien violent et ennuyeux. Nombreux sont les artistes qui ont pensé, débattu et créé des initiatives alternatives. Leurs idées, je pense, ont rarement été prises au sérieux et ont souvent été ignorées au sein des politiques. Pourtant les fondements de leurs pensées sont profondément bons et justes. Ces propositions placent les intérêts sociaux sur une autre échelle de priorité, l'échelle des plaisirs, de l'amour, de la joie et de la participation.

Le capitalisme, comme Alastair Hemmens le fait remarquer à la fin de son livre *Ne travaillez jamais*, s'est accaparé quelques idées issues de certains de ces mouvements artistiques, comme celle de rendre le travail épanouissant et d'encourager la prise d'initiative qu'on retrouve dans les principes des start-ups. Mais ce nouveau mouvement du travail n'est que surface, c'est un mensonge de plus. On assiste à la mue certaine d'un capitalisme qui ne lâche pas l'affaire. Le capitalisme est intrinsèquement aliénant et destructeur et en cela et avec toutes les évolutions possibles, il ne pourra jamais être viable. Temps que le travail sera maîtrisé par le profit, la bourse, la croissance et par l'argent, il ne pourra jamais, jamais, jamais, au grand jamais, devenir épanouissant. C'est pour cela que Guy Debord en vint à graver dans le mur « Ne travaillez jamais ». Le travail en entier doit être aboli. Le modifier ne changera rien. L'améliorer le renforcera. Les problématiques seront toujours les mêmes et les dissimuler n'arrangeront strictement rien. Les idées développées dans ce chapitre ne colleront jamais au dogme du travail, elles sont trop indépendantes, libres, autonomes et puissantes pour lui. Elles sont les ouvertures qui nous mèneront vers une expérience de vie nouvelle et réellement vivante.

« L'homme de la modernité a perdu sa capacité à s'unir avec le monde naturel et s'est trouvé séparé de sa propre nature. (...) L'art, dès lors, émergea comme un nouveau domaine du symbolique permettant au sujet de se consoler d'un monde aliéné ; autrement dit l'expérience particulière d'un monde dans lequel l'homme peut réellement être libre et développer ses passions. »<sup>5</sup>

« La conception surréaliste de la poésie met en avant les rêves, l'imagination, l'amour, le désir, le sexe, le hasard, le sublime, l'absurde et le jeu parce que ce sont des aspects de l'expérience humaine qui ont été expulsés de la vie moderne. »<sup>6</sup>

Après Robert Filliou, faisons un bond dans le passé pour redécouvrir quelques pensées surréalistes et dadaïstes.

---

5 Alastair Hemmens, *Ne travaillez jamais. La critique du travail en France de Charles Fourier à Guy Debord*, Crise et critique, 2019.

6 Alastair Hemmens, *Ne travaillez jamais. La critique du travail en France de Charles Fourier à Guy Debord*, Crise et critique, 2019.

« La poésie surréaliste représente donc historiquement un effort visant le « ré-enchantement » de l'expérience humaine via le dévoilement des aspects refoulés du soi et la tentative de les réintégrer à la vie. La vie, une vie « réelle » ayant retrouvé son unité, n'existe pour les surréalistes qu'au-delà du travail. C'est pour cette raison que les surréalistes jettent leur mépris sur le travail et sur ceux qui y ont « consenti ». »<sup>7</sup>

« Rien ne sert d'être vivant, le temps qu'on travaille. L'évènement dont chacun est en droit d'attendre la révélation du sens de sa propre vie, cet événement que peut-être je n'ai pas encore trouvé mais sur la voie duquel je me cherche, n'est pas au prix du travail. »<sup>8</sup>

« La poésie, en d'autres termes, ne devrait pas être l'apanage d'un petit nombre d'artistes auxquels on aura attribué ce rôle au sein de la division capitaliste du travail. Le destin de la poésie est au contraire de s'intégrer à la totalité de la vie. Sont en jeu ici le réenchantement de l'expérience vécue, le dépassement de la distinction entre travail et jeu, travail et art. »<sup>9</sup>

Tristan Tzara avance que l'artiste moderne ne peint plus, il proteste. On assiste ici à un refus de l'art par les artistes. L'art, aspiré par le capitalisme, devenu marchandise, réservé à l'élite est abandonné des dadaïstes puis des surréalistes puis par bien d'autres encore.

« Transformer le monde a dit Marx, changer la vie a dit Rimbaud, ces deux mots d'ordre pour nous n'en font qu'un. »<sup>10</sup>

« Ceux qui parlent de révolution et de lutte des classes sans se référer explicitement à la vie quotidienne, sans comprendre ce qu'il y a de subversif dans l'amour et de positif dans le refus des contraintes, ceux-là ont dans la bouche un cadavre. »<sup>11</sup>

---

7 Alastair Hemmens, *Ne travaillez jamais. La critique du travail en France de Charles Fourier à Guy Debord*, Crise et critique, 2019.

8 André Breton, *Nadja*, 1928.

9 Tristan Tzara, fondateur du dadaïsme.

10 André Breton

11 Raoul Vaneigem, *Traité du savoir vivre à l'usage des jeunes générations*, 1967.

« chassée de l'organisation sociale hiérarchisée, la passion du jeu fonde, en la détruisant, une société d'un type nouveau, une société de participation réelle. »<sup>12</sup>

Le jeu n'est pas pris au sérieux, ce qui n'est pas étonnant dans une société dominée par l'esprit du sérieux. Le jeu délaisse le sérieux omniprésent. Le jeu est une façon de faire, libre et autonome, personnelle ou collective. Le jeu détourne les règles et contourne les lois. Le jeu n'obéit à rien ni à personne. Le jeu n'a ni dieu ni maître. Le jeu est libre. Que donnerait une politique joueuse ? Le jeu est le garant du juste apprentissage éternel. Le jeu n'est pas que pour les enfants. Tout le monde joue avec les normes, les enjeux, le passé, le présent et le futur. Le jeu est vivant. Le jeu ne devrait pas être pris au sérieux mais il devrait être appris par celles et ceux qui ne jurent que par le sérieux.

« C'est au travail lui-même qu'il faut s'en prendre. Loin d'être une « utopie », sa suppression est la condition première du dépassement effectif de la société marchande, de l'abolition - dans la vie quotidienne - de la séparation entre le temps libre et le temps de travail, secteurs complémentaires d'une vie aliénée, où se projette indéfiniment la contradiction interne de la marchandise entre valeur d'usage et valeur d'échange. »<sup>13</sup>

« Ainsi prend fin la vieille spécialisation de l'art. Il n'y a plus d'artistes, car tous le sont. L'oeuvre d'art à venir, c'est la construction d'une vie passionnante. »<sup>14</sup>

« L'objectif d'un mouvement révolutionnaire serait donc l'abolition de la domination de la vie sociale par la production marchande. »<sup>15</sup>

Ils parlent tous d'une révolution de la vie quotidienne. Une révolution qui amènera la société à se baser sur le temps libre, la fête et le jeu.

---

12 Raoul Vaneigem, *Traité du savoir vivre à l'usage des jeunes générations*, 1967.

13 L'International situationniste, *De la misère en milieu étudiant*, 1966.

14 Raoul Vaneigem

15 Alastair Hemmens, *Ne travaillez jamais. La critique du travail en France de Charles Fourier à Guy Debord*, Crise et critique, 2019.

C'est au tour du mouvement Fluxus de nous faire part de ses revendications. Le mouvement Fluxus naît dans les années 1960 aux États-Unis et il s'étend rapidement dans toute l'Europe.

« Initié par George Maciunas qui en inventa également l'appellation, Fluxus participe aux questionnements soulevés par les formes d'arts qui voient le jour dans les années 1960 et 1970: statut de l'œuvre d'art, rôle de l'artiste, place de l'art dans la société, notamment. L'humour et la dérision sont placés au centre de la démarche et participent à la définition de Fluxus comme un non-mouvement, produisant de l'anti-art ou plutôt un art-distraction. »<sup>16</sup>

« Purger le monde de la maladie bourgeoise, de la culture intellectuelle, professionnelle et commercialisée, purger le monde de l'art mort, de l'imitation de l'art artificiel, de l'art abstrait, de l'art illusionniste, de l'art mathématique, PURGER LE MONDE DE L'EUROPEANISME ! PROMOUVOIR UN DELUGE ET UN COURANT REVOLUTIONNAIRE DANS L'ART. Promouvoir l'art vivant, l'anti-art, promouvoir la réalité du non art afin qu'il soit (pleinement) saisi par tout le monde, et pas seulement par les critiques, les dilettantes et les professionnels. FONDRE les cadres des révolutionnaires culturels, sociaux et politiques en un front et une action unis. »<sup>17</sup>

« C'est uniquement sur la base d'une définition radicalement plus large qu'il sera possible à l'art et aux activités liées à l'art de faire la preuve que l'art est désormais la seule force évolutionnaire-révolutionnaire. Seul l'art est désormais capable de démenteler les effets répressifs d'un système social sénile qui continue de chanceler vers sa propre fin : détruire pour reconstruire UN ORGANISME SOCIAL COMME OEUVRE D'ART. Cette discipline artistique des plus modernes - sculpture sociale/architecture sociale - n'atteindra sa maturité que lorsque chaque individu sera créateur, sculpteur ou architecte de l'organisme social. »<sup>18</sup>

Pour compléter ces belles citations, voici un extrait de l'un des

---

16 Wikipédia

17 George Maciunas

18 Joseph Beuys

dépliants que l'on peut trouver à la Fondation du Doute de Blois. Fondation destinée à accueillir une collection de non-oeuvres Fluxus :

#### « L'ART-JEU DE FLUXUS

Pour établir le statut non-professionnel de l'artiste dans la société, il doit démontrer le caractère superflu de l'artiste et de son intégration, il doit démontrer l'autosuffisance du public, il doit démontrer que tout peut être art, et que tout le monde peut en faire.

Par conséquent, l'art-jeu doit être simple, amusant, sans prétention, traitant de choses insignifiantes, ne requérant aucune habileté ou entraînements sans fin, n'ayant aucune valeur commerciale ou institutionnelle.

La valeur de l'art-jeu sera réduite parce que quantitativement illimitée, en production de masse, accessible à tous et finalement produit par tous.

L'art-jeu de Fluxus est l'arrière-garde sans aucune prétention ou urgence de participer à la compétition pour la «suprématie» avec l'avant-garde. Il tend vers les qualités monostructurelles et non-théâtrales de l'évènement simple et naturel, un jeu ou un gag.... »

Cette philosophie a pour volonté de déstabiliser toutes les institutions, même celle de l'art, pour construire un nouveau désordre. Les objectifs de Fluxus sont sociaux et non esthétiques. Les soulèvements seront joyeux et joueurs.

Pour en venir à des groupes plus actuels et inscrits dans des démarches militantes, on va s'adresser aux Space Hijackers.

The Space Hijackers sont des détourneur.se.s de l'espace. Leurs activités ont eu lieu entre 1999 et 2014. Iels sont fatigué.e.s d'être criminalisé.e.s parce qu'iels habitent leur propre ville. Iels y mènent donc des actions joyeuses, lancer une partie de chat dans un magasin Nike, créer une teuf dans un couloir de métro, détourner les dessins des architectes qui sont affichés dans les quartiers des futurs appartements de luxe, orga-

niser une partie de cricket nocturne au centre d'un quartier des finances de la ville de Londres. Iels se décrivent eux-mêmes comme « un groupe international d'anarchitectes qui se battent pour sauver nos rues, nos villes et nos villages des maux des urbanistes, architectes, multinationales et autres voyous. ».

« Notre groupe se consacre à lutter contre l'empiètement oppressif constant sur les espaces publics des institutions, des entreprises et des urbanistes. Nous nous opposons à la façon dont l'espace public est érodé et remplacé par un espace à but lucratif. ».

Nous nous opposons à la façon dont les utilisateurs de l'espace sont soumis à un examen et à un contrôle croissants de la part de ceux qui le possèdent ou le gèrent. Que ce soit via la vidéosurveillance installée pour nous surveiller, ou des éléments architecturaux conçus pour contrôler nos humeurs.

Nous nous opposons à l'effacement et à la destruction de la culture locale au nom du progrès économique mondial. Plus récent et plus grand n'est pas toujours meilleur, il est généralement à la fois impersonnel et imposant.

À travers nos différentes actions, nous essayons de sensibiliser aux problèmes au sein des espaces et de changer la façon dont ces espaces seront utilisés et perçus à l'avenir. Nous avons l'intention de détruire les héritières dans les espaces et de revendiquer la propriété publique. Nos projets agissent comme une autre voix dans l'espace et deviennent ancrés dans les lieux que nous détournons.

Notre objectif est de changer la façon dont la propriété et l'utilisation de l'espace sont perçues, pour placer les utilisateurs de l'espace dans une position plus horizontale. Nous voulons avoir notre mot à dire sur la façon dont nous existons tous dans l'espace public, sur l'endroit et la manière dont nous nous rencontrons. Nous en avons assez d'être traités comme du bétail criminel par les institutions et les sociétés qui décident de la forme et du contenu de notre environnement. »<sup>19</sup>

---

19 Extrait du site: <https://spacehijackers.org>

The Space Hijackers jouent avec les rues, leurs interdits et leurs permissions. Ils se les réapproprient et c'est d'autant plus fort que c'est amusant. En reprenant joyeusement et non violemment leurs droits sur l'espace public, de plus en plus privatisé, The Space Hijackers dénoncent les abus d'une politique de contrôle de plus en plus étendue. Les villes sont bâties et rangées par quartiers, la ville dispose de frontières à gravir et à détruire. La rue est à toutes et tous.

Précédemment, Reclaim The Street (RTS) est un groupe d'artistes créatifs de Londres, actif de 1995 à 2000, leurs tactiques festives de protestation ont réunis l'action directe du mouvement anti-routier britannique et la nature carnavalesque de la scène contre-culturelle. RTS est un incontournable des mouvements anticapitalistes mondiaux des années 90. Partant de ce principe : la rue est un commun, comment les rues de la ville pourraient être dans un système privilégiant les gens et l'écologie au profit et à l'économie ?

Récapitulatif de leurs actions:

« La première fête de rue a eu lieu dans le nord de Londres en mai 1995. En utilisant des tactiques de culture rave, l'endroit a été gardé secret jusqu'au dernier moment, et les participants ont été conduits d'un point de rencontre public à travers le métro pour émerger sur le site de la fête avant que la police n'ait le temps de rassembler les forces.

L'événement a commencé avec deux voitures qui se sont écrasées. Les chauffeurs ont sauté dans la rage théâtrale de la route et ont commencé à détruire leurs véhicules les uns les autres avec des marteaux. Pendant ce temps, 500 personnes sont sorties de la station de métro dans la rue sans circulation que les voitures accidentées avaient bloquées, et ont commencé la fête, dansant, partageant de la nourriture gratuite et rencontrant de nouveaux amis.

De 1995 à 1998, les fêtes de rue ont évolué en complexité et en ampleur. Les techniques créatives allaient des tonnes de sable déversées sur la route pour créer un bac à sable, aux trépieds fabriqués à partir d'échafaudages érigés au milieu de la

rue avec quelqu'un assis sur le dessus. Ces barricades «intelligentes» bloquaient la route aux voitures et pourtant l'ouvraient aux piétons.

Au cours de l'été 1996, 8 000 participants ont pris le relais d'une autoroute tandis que d'énormes personnages de carnaval avec des jupes cerclées se déplaçaient parmi eux. Sous les jupes, à l'abri des regards, des militants ont percé le tarmac avec des marteaux-piqueurs et planté des gaules sur l'autoroute. Cette histoire a pris le pouvoir d'un mythe en circulant sur les premiers fils du World Wide Web. Il a même inspiré des débardeurs en grève de Liverpool à faire cause commune avec RTS, preuve que l'imagination peut briser les barrières de classe et les différences politiques / culturelles. »<sup>20</sup>

Reclaim The Street dénonce dans la joie la place qu'est donnée aux automobiles dans nos vies et nos villes. Les villes sont façonnées pour les autos, iels invitent à reprendre le pouvoir sur la rue. Des rues pour les gens et le vivant ! Iels créent des espaces de fête, montrant la force du rassemblement. Iels invoquent la joie pour contrer la morosité venant des routes.

Dans la démarche des Space Hijackers et de Reclaim The Street, Florian Rivière, en solo, détourne et réinvente le mobilier urbain. Les aménagements présents dans l'espace public sont souvent inconfortables, ternes et solitaires. Florian Rivière leurs donne des traits solidaires, accueillants et même amusants. Il construit, tout en recup', des assises, des bancs, des boîtes à livres, des marelles, des espaces de jeux. Il modifie le décor pour le rendre accessible à toutes et tous. Donnant les moyens à chacun.e de prendre possession de l'espace public.

« Florian Rivière est l'un de ceux-là, se décrivant comme urbain hacktiviste (un composé des mots hacker et activiste, vous l'aurez compris), ce strasbourgeois réinvestit l'espace urbain de manière à offrir d'autres possibles. À l'image de la culture des flibustiers du web, Florian Rivière détourne les objets de leur utilisation première, les pirate et propose une vision ludique et poétique du vivre-ensemble. Là où une barre de bois vient scinder la surface d'un banc public de façon à en rendre pour

---

20 Extrait du site: <https://beautifultrouble.org/case/reclaim-the-streets/>

le moins inconfortable l'utilisation en position allongée, Florian Rivière découpe une palette de bois qu'il coince à l'aide de ce dispositif pour transformer le banc en sorte de méridienne publique. Là où le parking d'une grande surface se reconnaît à ses marques rationnelles au sol, Florian Rivière, équipé d'un rouleau de scotch, transforme les marquages en terrain de sport collectif. »<sup>21</sup>

La manifestation :

« -Action de manifester, fait de se manifester : Manifestation d'un sentiment.

-Événement attirant un public relativement large (fête, festival, exposition, salon, etc.), organisé dans un but commercial, culturel, publicitaire ou de simple réjouissance : Manifestation artistique.

-Rassemblement, défilé de personnes, organisé, en un lieu donné, sur la voie publique, ayant un caractère revendicatif ou symbolique. (Abréviation familière : manif.) »<sup>22</sup>

Nous allons plus particulièrement nous intéresser au troisième tiret. La culture de la manifestation comme protestation se décline en différentes actions, les manifestations festives, les actions non-violentes (amenées par Gandhi et très utilisées dans les luttes notamment écologistes et féministes), les grèves générales et autres... La liste ici est très courte. Elles ont la volonté de rassembler pour lutter solidairement contre toutes formes de domination. Ensemble, nous pouvons résister et inventer des formes de résistances.

Les fêtes révolutionnaires sont un grand classique de l'histoire des révolutions. Comme en 1936 en France où les poings levés, les gens ont manifesté et ont pratiqué la grève. Iels brûlaient les 48h, des caricatures de patrons. Iels réfléchissaient et discutaient pour construire leurs revendications. Ou encore le fameux mai 68 : « Les événements de mai-juin 1968, ou plus brièvement Mai 68, désignent une période durant laquelle se déroulent, en France, des manifestations d'étudiants, ainsi que des grèves générales et sauvages.

L'historiographie de Mai 68 a rappelé à partir des années 1990 que près de dix millions de personnes ont fait grève juste avant

---

21 Wikipédia

22 Définition d'après le Larousse

la négociation des accords de Grenelle qui actent un relèvement de 35% du SMIC, la révolte étudiante parisienne, ayant gagné le monde ouvrier et pratiquement toutes les catégories de population sur l'ensemble du territoire, pour constituer le plus important mouvement social de l'histoire de France du XXe siècle. »<sup>23</sup>

Plus actuellement nous avons ANV-COP21 (Action Non-Violente COP21) qui « est un mouvement citoyen qui s'oppose aux projets et aux politiques contribuant au dérèglement climatique en recourant à des actions non violentes et à la désobéissance civile. Fondé en 2015, il a été rendu célèbre notamment par ses actions de "fauchage de chaises" dans les banques et de décrochage de portrait présidentiel dans les mairies.

Action non-violente COP21 constitue la branche résistance du mouvement Alternatiba, mouvement citoyen de lutte contre le dérèglement climatique dans un souci de justice sociale, notamment par la promotion et le développement des initiatives locales. »<sup>24</sup>

Toujours en France, le mouvement des Gilets jaunes tente de réutiliser certaines de ces manifestations pour maintenir leur protestation contre le gouvernement Macron. Ce gouvernement qui, en étant particulièrement favorable à la privatisation et congruent avec les droits des entreprises et des patron.ne.s, méprise les travailleurs et travailleuses. Les abandonné.e.s de la société sont uni.e.s par leur rejet des politiques ignorantes de leur cas dans la dénonciation d'une politique économique violente.

Le mouvement des Gilets jaunes a amené de la joie sur les ronds points. Cela a permis aux individus de sortir de leur quotidien asservi par le travail pour créer des espaces d'échanges et de rencontres. C'est une insurrection qui tient pour la justice fiscale et pour une démocratie directe !

Le jeu est une tentative de pas de côté menant à d'autres chemins. Les travailleurs de chez LIP l'ont compris et pour sensibiliser à leur situation et à leurs revendications, ont créé le chomageopoly.

---

23 Wikipédia

24 Wikipédia

« Lip est une marque horlogère française originaire de Besançon (Doubs), fondée en 1867 et qui avait ses derniers ateliers dans la zone industrielle de Palente, avant sa liquidation judiciaire en 1977. »<sup>25</sup>

Le chomageopoly est un jeu réalisé entièrement par les ouvriers de LIP. Ils ont utilisé les petites boîtes des mouvements de montres pour y glisser les cartes, les pions et autres objets utiles au jeu. Pour inventer ce jeu, les travailleurs de chez LIP ont fait preuve de beaucoup d'imagination, toutes idées, propositions étaient prises au sérieux et débattues. La philosophie du jeu : « Ce jeu traduit la lutte des travailleurs mis en chômage par la faillite de leur entreprise. Attachés à leur entreprise, à leur outil de travail, ils restent ensemble pour obliger le gouvernement, le patronat, et le système qui les ont mis au chômage, de leur trouver un emploi.

Mais la route est longue. Il faut convaincre la population qui, abreuvée d'informations, manipulée, habituée à se limiter à l'horizon de ses intérêts immédiats, ne les soutient pas spontanément. Il faut faire pression sur les institutions, sur les Pouvoirs Publics, à l'échelon local et national. Il faut résister aux menaces, de toute nature, qui pèsent de tous côtés, qui peuvent être exercées : le syndic, la police, l'A.N.P.E., etc.

Face à toutes ces forces, les joueurs doivent s'unir. C'est pourquoi ce jeu illustre le combat collectif contre le système - représenté par le jeu - au contraire de la concurrence habituelle entre joueurs, qui exprime la division des travailleurs que le système veut perpétuer. Ce jeu exprime enfin la condition de toute lutte : comprendre la nature des rapports de force et peser de tous côtés pour créer un entrain favorable, tout en laissant la place à la fête, à la réflexion et au jeu, car si le système peut enlever notre travail, il ne nous enlèvera pas notre humour et notre volonté d'exprimer partout et même dans un jeu, votre détermination de retrouver un travail. »

Ce jeu est un témoignage du combat collectif des travailleurs de LIP en 1977 pour populariser leur action suite à la faillite de l'entreprise.

« Ce que je désire réellement, c'est de voir le jeu se substituer au travail. Un premier pas dans cette voie serait de renoncer

---

<sup>25</sup> Wikipédia

aux notions de "job" et de "métier". Même les activités qui recèlent quelque contenu ludique finissent par le perdre en étant réduites à des besognes que des gens formés à ces tâches, et seulement ces gens-là, sont contraints d'exercer à l'exclusion de toute autre activité. N'est-il pas étrange que des travailleurs agricoles peinent dans les champs pendant que leurs maîtres à air conditionné rentrent chez eux chaque week-end pour se livrer aux joies du jardinage ? Dans un système régi par la fête permanente, nous assisterons à l'âge d'or du dilettantisme, à côté duquel la Renaissance aura l'air minable. Il n'y aura plus de métiers, seulement des choses à faire et des gens pour les faire. Le secret de la transformation du travail en jeu, comme l'a si bien senti Charles Fourier, consiste à ordonner les activités utiles de manière à tirer avantage de la variété des goûts, afin qu'une variété d'êtres vivants trouvent un réel plaisir à s'y adonner à des moments choisis. Pour que ces individus se sentent pleinement attirés par les activités qu'ils trouvent agréables ou intéressantes, il suffit d'éradiquer les absurdités et les déformations dont souffrent les tâches productives lorsqu'elles sont réduites à n'être que du travail. »<sup>26</sup>

L'abolition du travail se fera par un retour inévitable de la fête et du jeu.

La fête et le jeu sont fondateurs d'autonomie. Ils sont des moyens accessibles et alternatifs pour déconstruire les oppressions capitalistes. Ils inventent une société nouvelle par un vent libertaire.

Après avoir critiqué le travail et le capitalisme, après avoir souligné leurs faiblesses dans les deux premiers chapitres, après avoir cherché des solutions à travers l'autonomie et la fête, nous allons accorder un dernier chapitre à la liberté, poursuite absolue des luttes contre les dominations. La liberté pour s'échapper des obligations, la liberté pour sortir des cases, des normes et des lois. La vie est l'essence de la liberté et avec elle vient la spontanéité, la sincérité et la solidarité.

---

26 Bob Black, *L'abolition du travail*, « la révolution ludique », 1997.





# Le droit à la liberté

« Il est interdit d'interdire ! »

« N'oubliez jamais que ce qu'il y a d'encombrant dans la morale c'est que c'est toujours la morale des autres. »<sup>1</sup>

Pour commencer, la parole est à Bakounine, qui « est un révolutionnaire, théoricien de l'anarchisme et philosophe russe qui a particulièrement écrit sur le rôle de l'État. Il pose dans ses écrits les fondements du socialisme libertaire. »<sup>2</sup>

Bakounine soulève des questions essentielles. L'anarchisme est considéré comme violent car il veut détruire pour reconstruire mais quelle violence est la plus violente, la violence acceptée, justifiée et encouragée de l'État ou celle de l'anarchisme qui réclame justice sociale et liberté ? L'anarchisme utilise la force de la violence non pas pour entretenir et agrandir les inégalités sociales mais pour en sortir.

« Je ne suis vraiment libre que lorsque tous les êtres humains qui m'entourent, hommes et femmes sont également libres. La liberté d'autrui, loin d'être une limite ou la négation de ma liberté, en est au contraire la condition nécessaire et la confirmation. Je ne deviens libre vraiment que par la liberté des autres. »<sup>3</sup>

Contrairement à cette citation, la philosophie de l'État : ma liberté s'arrête là où commence celles des autres, détruit des vies. Ma liberté de pauvre s'arrête là où commence celle des riches et des puissants. Les lois protègent les riches et tuent les pauvres.

Ne sachant pas si l'être humain est fondamentalement bon ou mauvais, je me demande ce qui se passerait si personne ne possédait le pouvoir et que tout le monde avait la possibilité de se réaliser comme il le souhaite, en solitaire et en groupe dans une liberté totale ? Les solutions sont libres.

La libération est un acte d'affranchissement vis-à-vis des oppressions. La libération est quotidienne puisque le quotidien est une grande arnaque.

Les variétés de fruits et de légumes ont été réduites et contrôlées

---

1 Léo Ferré, *Amour Anarchie*, « Préface », 1970.

2 Wikipédia

3 Bakounine

lées, la production de viande provient généralement d'élevages emplis de douleurs et pollueurs, nos vêtements payent la misère et la souffrance. Le mode de consommation européen et américain portent la mort de l'écosystème et de la biodiversité. Se libérer, c'est s'affranchir de cette collaboration à laquelle nous participons sans en faire le choix conscient. Se libérer c'est s'affranchir des multinationales ainsi que des idéaux marchands et de la foi en l'économie. Quand est-ce que la vie est devenue l'esclave de la croissance ?

La domination tue. Se libérer, c'est ne plus faire partie d'un système meurtrier, c'est agir contre ce massacre. La liberté c'est la possibilité et le droit de vivre autrement. Devenir libre, c'est reprendre la main sur les choix politiques et communs appliqués directement à nos quotidiens.

On nous fait croire que nous sommes maîtres et maîtresses de nos propres vies mais finalement tout est hors de contrôle. Celles et ceux qui travaillent ne bénéficient pas des gains de leur travail. Celles et ceux qui cultivent n'ont pas le choix dans leurs semences. Celles et ceux qui pratiquent leur liberté d'expression se font parfois surveiller et arrêter. Celles et ceux qui étudient ne voient qu'une seule façon de penser et de faire. Et la terre se fait souiller de tous côtés, sans foi ni droit. Tout est fermé, codifié, immobile.

Le système est solidement immobile.

Le système est solidement liberticide.

Ce qui me dérange c'est qu'une poignée d'êtres humains obsédés par le pouvoir et l'argent, pour je ne sais quelle raison, détruisent des vies entières. Iels arrivent à nous faire croire en des absurdités sans nom. En Inde, des foeticides de futures jeunes filles ont lieu car on arrive à nous faire penser qu'une fille est inutile. Tout le monde mérite de vivre dignement. Les femmes, les hommes, les trans, les non-binaires, les insectes, les « mauvaises » herbes, les arbres, la terre, les bêtes, les montagnes, tout, tout, tout. Les rapports de domination mènent à la destruction, ils ne peuvent bénéficier qu'à une petite partie de la population. On ne peut pas continuer à être égoïste en nous faisant croire le contraire. C'est comme Trump qui dit qu'il est le président américain qui en a fait le plus pour la population noire, ou bien Macron qui nous fait croire qu'il protège

les travailleur.se.s alors qu'il ne défend que l'économie. Leurs mensonges impactent des vies, ma vie, celle de mon entourage et les vies d'inconnus que je respecte. Il y a donc un problème. Tous ces mensonges, ces manipulations, ces jeux de pouvoir et de domination me privent de choix cruciaux dans ma vie, me privent de mes libertés fondamentales. Ce système est liberticide.

Je ne suis pas rassurée dans les supermarchés, ni chez le médecin, ni quand je parle à un.e quelconque conseil.lère, ni face à une administration, façade des institutions. Je ne sais rien de tous ces rouages, je suis moi-même un rouage et en ça, je ne suis pas libre.

Alors oui, s'extraire du système est possible, s'en éloigner est désirable. Mais comme le disait Bakounine, je ne serais libre que lorsque l'humanité entière, et j'ajoute tout le monde vivant, sera libre. Je ne serais donc jamais totalement libre tant que ce système néfaste sera en place. Luttons pour la liberté de chacun et chacune.

« Là où il y a du pouvoir, il ne peut y avoir d'amour. »

## « LE PAYSAGE CHANGEUR

De deux choses lune

l'autre c'est le soleil

les pauvres les travailleurs ne voient pas ces choses

leur soleil c'est la soif la poussière la sueur le goudron

et s'ils travaillent en plein soleil le travail leur cache le

soleil

leur soleil c'est l'insolation

et le clair de lune pour les travailleurs de nuit

c'est la bronchite la pharmacie les emmerdements les

ennuis

et quand le travailleur s'endort il est bercé par l'insomnie

et quand son réveil le réveille

il trouve chaque jour devant son lit

la sale gueule du travail

qui ricane qui se fout de lui

alors il se lève

alors il se lave

et puis il sort à moitié éveillé à moitié endormi

il marche dans la rue à moitié éveillée à moitié endormi

et il prend l'autobus

le service ouvrier  
et l'autobus le chauffeur le receveur  
et tous les travailleurs à moitié réveillés à moitié  
endormis traversent le paysage figé entre le petit jour et la nuit  
le paysage de briques de fenêtres à courants d'air de corridors  
le paysage éclipse  
le paysage prison  
le paysage sans air sans lumière sans rires ni saisons  
le paysage glacé des cités ouvrières glacées en plein été  
comme au cœur de l'hiver  
le paysage éteint  
le paysage sans rien  
le paysage exploité affamé dévoré escamoté  
le paysage charbon  
le paysage poussière  
le paysage cambouis  
le paysage mâchefer  
le paysage châtré gommé effacé relégué et rejeté dans l'ombre  
dans la grande ombre  
l'ombre du capital  
l'ombre du profit

Sur ce paysage parfois un astre luit

un seul

le faux soleil

le soleil blême

le soleil couché

le soleil chien du capital

le vieux soleil de cuivre

le vieux soleil clairon

le vieux soleil ciboire

le vieux soleil fistule

le dégoûtant soleil du roi soleil

le soleil d'Austerlitz

le soleil de Verdun

le soleil fétiche

le soleil tricolore et incolore

l'astre des désastres

l'astre de la vacherie

l'astre de la tuerie

l'astre de la connerie

le soleil mort.

Et le paysage à moitié construit à moitié démoli

à moitié réveillé à moitié endormi  
s'effondre dans la guerre le malheur et l'oubli  
et puis il recommence une fois la guerre finie  
il se rebâtit lui-même dans l'ombre  
et le capital sourit  
mais un jour le vrai soleil viendra  
un vrai soleil dur qui réveillera le paysage trop mou  
et les travailleurs sortiront  
ils verront alors le soleil  
le vrai le dur le rouge soleil de la révolution  
et ils se compteront  
et ils se comprendront  
et ils verront leur nombre  
et ils regarderont l'ombre  
et ils riront  
et ils s'avanceront  
une dernière fois le capital voudra les empêcher de rire  
ils le tueront  
et ils l'enterreront dans la terre sous le paysage de  
misère et le paysage de misère de profits de poussières et de  
charbon ils le brûleront ils le raseront et ils en fabriqueront un

autre en chantant

un paysage tout nouveau tout beau

un vrai paysage tout vivant

ils feront beaucoup de choses avec le soleil

et même ils changeront l'hiver en printemps. »<sup>4</sup>

Si dans nos sociétés la liberté sans artifice, sans mensonge, sans coercition, sans limite n'existe pas, elle a tout de même le mérite de survivre, de revivre et d'animer certains esprits et lieux. La libération de la liberté. La liberté prend vie dans des ailleurs rêveurs. Ces environnements délimités et qui tendent à s'étendre discrètement mais sûrement sont des lieux militants, révolutionnaires, alternatifs, démocratiques, artistiques, comme la République d'Uzupis à Vilnius en Lituanie. Cette République possède une armée, un président et une reine mais c'est avec un recul critique et humoristique qu'elles emploient ces statuts. C'est un espace de bohème, d'expression et de fête où l'art fait politique et poétique. Uzupis est une passerelle entre les gens. La mission principale de ses ambassadeurs et ambassadrices est de relier les êtres. Cette drôle de République dispose de sa propre Constitution, élaborée par les poètes lituaniens Romas Lileikis et Tomas Čepaitis. J'ai eu l'occasion de la lire cette dernière année et elle m'a vraiment plu donc je la partage ici :

- « 1. L'Homme a le droit de vivre près de la petite rivière Vilnia et la Vilnia a le droit de couler près de l'Homme
2. L'Homme a le droit à l'eau chaude, au chauffage durant les mois d'hiver et à un toit de tuile
3. L'Homme a le droit de mourir, mais ce n'est pas un devoir
4. L'Homme a le droit de faire des erreurs
5. L'Homme a le droit d'être unique
6. L'Homme a le droit d'aimer
7. L'Homme a le droit de ne pas être aimé, mais pas

---

<sup>4</sup> Jacques Prévert, *Paroles*, « Le Paysage Changeur », 1946.

nécessairement

8. L'Homme a le droit d'être ni remarquable ni célèbre
9. L'Homme a le droit de paresser ou de ne rien faire du tout
10. L'Homme a le droit d'aimer le chat et de le protéger
11. L'Homme a le droit de prendre soin du chien jusqu'à ce que la mort les sépare
12. Le chien a le droit d'être chien
13. Le chat a le droit de ne pas aimer son maitre mais doit le soutenir dans les moments difficiles
14. L'Homme a le droit, parfois de ne pas savoir qu'il a des devoirs
15. L'Homme a le droit de douter, mais ce n'est pas obligé
16. L'Homme a le droit d'être heureux
17. L'Homme a le droit d'être malheureux
18. L'Homme a le droit de se taire
19. L'Homme a le droit de croire
20. L'Homme n'a pas le droit d'être violent
21. L'Homme a le droit d'apprécier sa propre petitesse et sa grandeur
22. L'Homme n'a pas le droit d'avoir des vues sur l'éternité
23. L'Homme a le droit de comprendre
24. L'Homme a le droit de ne rien comprendre du tout
25. L'Homme a le droit d'être d'une nationalité différente
26. L'Homme a le droit de fêter ou de ne pas fêter son anniversaire
27. L'Homme devrait se souvenir de son nom
28. L'Homme peut partager ce qu'il possède
29. L'Homme ne peut pas partager ce qu'il ne possède pas
30. L'Homme a le droit d'avoir des frères, des sœurs et des parents
31. L'Homme peut être indépendant
32. L'Homme est responsable de sa Liberté
33. L'Homme a le droit de pleurer
34. L'Homme a le droit d'être incompris
35. L'Homme n'a pas le droit d'en rendre un autre coupable
36. L'Homme a le droit d'être un individu
37. L'Homme a le droit de n'avoir aucun droit
38. L'Homme a le droit de ne pas avoir peur
39. Ne conquiers pas
40. Ne te protège pas
41. N'abandonne jamais »

A travers les courants de pédagogies alternatives, les anarchistes et autres courants, ont tenté de rendre libres la pensée, les actes et l'existence humaine en général. L'endoctrinement au système se fait dans les institutions de l'État, comme l'Éducation nationale. Les pédagogies alternatives sont des solutions variées contre l'autorité et pour la liberté.

Sébastien Faure fut de l'un d'eux. Il fonda en 1904 en France, la Ruche, école libertaire et espace de vie communautaire.

« L'école chrétienne, c'est l'école du passé, organisée par l'Église et pour elle ; l'école laïque, c'est l'école du présent, organisée par l'État, et pour lui ; La Ruche, c'est l'école de l'avenir, l'école tout court, organisée pour l'enfant afin que, cessant d'être le bien, la chose, la propriété de la religion ou de l'État, il s'appartienne à lui-même et trouve à l'école le pain, le savoir et la tendresse dont ont besoin son corps, son cerveau et son cœur. »<sup>5</sup>

Plus récemment et toujours tourné sur les pédagogies alternatives, Emile Le Menn, professeur des écoles fit un voyage à la découverte de différents lieux d'éducatons alternatives. Il écrit :

« On n'apprend pas à être libre en étant assis toute la journée à un petit bureau.

On n'apprend pas à être un démocrate en n'ayant aucun poids sur l'établissement où l'on étudie.

On n'apprend pas à être empathique en lisant que Napoléon est l'un des grands héros de l'histoire française.

On n'apprend pas à être critique en n'ayant jamais la possibilité de remettre en cause la parole de l'adulte.

On n'apprend pas à être créatif en n'ayant aucun temps libre.

On n'apprend pas à faire preuve d'initiative quand tout ce que l'on DOIT apprendre est décrit dans des programmes nationaux.

On n'apprend pas à aimer la nature quand on est enfermé derrière des grilles sur une grande dalle bitumée.

On n'apprend pas à être coopératif quand on ne peut jamais parler librement avec ses camarades pendant la classe.

On n'apprend pas à s'aimer inconditionnellement quand on est constamment jugé et classé en fonction de notes. »

---

5 Sébastien Faure, dans ses « Écrits pédagogiques ».

« Ralentissons, arrêtons, sabotons. »

Le mouvement anarchiste a été l'un des mouvements les plus marquants à revendiquer la liberté comme mode de vie. La misère et les inégalités ont fait naître une vague de protestation, un souffle contraire, un cri de rage, l'anarchisme.

La commune de Paris en 1871, qui n'était pas anarchiste en soi, a été un lieu d'insurrection contre le pouvoir en place. Le pouvoir, synonyme d'autorité et de propriété. La Commune de Paris redonnait le pouvoir au peuple. Que fait le peuple qui a le pouvoir ? Il le détruit. Il le réinvente tellement qu'il n'y a plus de sens à le nommer pouvoir. Le pouvoir devient partage, solidarité, communauté, égalité et liberté. Durant la Commune, les femmes ont eu le droit de vote, l'art était pour tous et toutes, les vieilles idoles tombaient et une ère nouvelle pouvait naître. Evidemment, comme tout mouvement s'opposant aux pouvoirs, la répression fut dans le sang. Cette semaine est appelée « la Semaine sanglante ».

Au fil des années, des évènements, des affrontements et des guerres, l'anarchisme n'eut de cesse d'être marginalisé, son histoire oubliée. La chasse aux idées était lancée et beaucoup de personnalités anarchistes furent traquées, enfermées et même tuées injustement (par exemple, l'affaire Sacco et Vanzetti dans les années 1920 aux États-Unis). La peine de mort est intolérable dans tous les cas.

L'anarchisme et ses idées libertaires difficiles à faire taire, ont fait, et continuerons de faire, naître des expériences communes contraires au quotidien que le travail impose (le syndicalisme révolutionnaire, les bourses du travail, la CGT, les palais du peuple). Iels ont souligné que la démocratie des puissants étaient un vulgaire mirage. A quoi bon voter si ce n'est que pour mieux choisir ses maîtres.se.s ?

Pour la fin des privilèges et une liberté générale !

« Je suis persuadée que le monde serait un bien meilleur endroit s'il n'y avait ni rois, ni empereurs, ni présidents, ni princes, ni juges, ni sénateurs, ni représentants, ni gouverneurs, ni maires, ni policiers. Je pense que ce serait tout à l'avantage de la société si, plutôt que de faire des lois, [M. le sénateur,] vous faisiez des chapeaux - ou des manteaux, ou des souliers ou

quoi que ce soit d'autre qui puisse être utile à quelqu'un. J'ai l'espérance d'une organisation sociale dans laquelle personne ne contrôle autrui et où chacun se contrôle soi-même. »<sup>6</sup>

Et si, comme Georges Bataille, nous croyions au désordre. L'être humain a voulu tout contrôler. Maintenant qu'il contrôle tout, il est passé de l'animalité à l'humanité. Mais cette humanité est pesante, elle prend de la place, elle étouffe. L'humanité c'est l'ordre. Pourtant c'est le désordre qui fait naître les pensées, la poésie et l'intensité des sensations. « Toute ma philosophie consiste à dire que le principal but que l'on puisse avoir est de détruire en soi l'habitude d'avoir un but. Cela consiste à supprimer ce que l'Homme a mis des millénaires à accumuler, de l'ordre dans la pensée. »

« Le désordre c'est l'ordre moins le pouvoir. »<sup>7</sup>

Dans le livre *TAZ*, Hakim Bey précise que la libération est aussi psychologique, que le contrôle s'est intégré en nous, il est presque autant incorporé qu'une ligne de la main, « nous nous prenons au piège d'un fantasme dont les idées nous oppriment. ». Nous devons réaliser les moments et les espaces où la liberté est possible et actuelle. Prendre conscience, c'est déjà un pas. Prendre conscience de comment nous sommes opprimé.e.s et comment et pourquoi nous nous auto-réprimons. « La Taz doit être la scène de notre autonomie présente, mais elle ne peut exister qu'à la condition que nous nous reconnaissons déjà comme des êtres libres. »

*l'État nous rend-il meilleurs ?* de Ruwen Ogien est un essai sur la liberté politique. J'ai lu avec intérêt et une curiosité réelle pour chaque mot, ignorant quel bout prendre ou quelle phrase choisir pour figurer ici. J'ai laissé, quitte à ce que le sens se perde, mes mains décidées au hasard des deux pages dans lesquelles je piocherais un extrait :

---

<sup>6</sup> Voltairine De Cleyre, lettre au sénateur Hawley qui offrait une prime... à qui tuerait un anarchiste !

<sup>7</sup> Léo Ferré, *Il n'y a plus rien*, « Il n'y a plus rien », 1973.

« nous ne sommes pas vraiment libres lorsque nous sommes dépendants de la volonté des maîtres, même lorsqu'il n'intervient pas directement dans nos choix, et nous laisse la possibilité de faire ce que nous désirons. »

Dans cet essai, Ruwen Ogien défend une politique égalitaire et libertaire. Il y déconstruit les systèmes de valeurs, de moral, d'économie, de droits... Il y pose deux questions qui m'ont interpellé, dans une société faite d'aveugles et de borgnes, pour viser l'égalité, faudrait-il rendre aveugle tous les borgnes ou mettre les borgnes au service des aveugles ? Ou encore, en torturant une personne, on en libère mille, est-ce que sacrifier l'intérêt d'une seule pour le bien commun est juste ? Généralement, la politique argumente que le bien commun de tous et toutes c'est l'économie et sa croissance alors que nenni, c'est le bien commun d'un petit pourcentage de la population, les plus riches. Les plus riches auraient soi-disant le mérite d'être riches car iels auraient pris des risques. Mais les corps des travailleur.se.s sont bien plus vulnérables aux accidents, face aux produits chimiques, en donnant leur force de travail. Les risques réels, ce sont les travailleur.se.s qui les prennent.

Sommes-nous libres en démocratie ? Sommes-nous vraiment en démocratie ?

La Démocratie est un « régime politique, système de gouvernement dans lequel le pouvoir est exercé par le peuple, par l'ensemble des citoyens. »<sup>8</sup>. Si on en croit la définition de la démocratie, nous n'y sommes pas du tout. La démocratie telle qu'elle est appliquée est un mensonge destinée à adoucir les esprits.

Le documentaire *DEMOCRATIE(S)* de Datagueule rappelle que la démocratie est le gouvernement du peuple par le peuple et pour le peuple. Elle confère une égalité d'intelligence. Cela signifie que tout le monde peut réfléchir pour le collectif. La démocratie, c'est être actif et active de son quotidien et de celui des autres. La démocratie, c'est prendre le risque de l'égalité. La démocratie, c'est échapper à la domination du pouvoir politique.

---

<sup>8</sup> Définition d'après le CNRTL.

« Nous ne voulons pas être de la marchandise dans les mains des banquiers et politiciens. »<sup>9</sup>

Le vote est une délégation. On vote puis on a plus rien à faire, à réfléchir, à décider, alors que nous sommes tous et toutes en capacité de choisir ensemble pour un quotidien meilleur. Les politiques font croire que la politique est inaccessible alors qu'elle nous concerne toutes et tous. L'avenir meilleur sera fait avec une politique infiniment démocratique, une politique de participation active ouverte à toutes et tous, où l'avenir ne sera pas politique. L'organisation d'un groupe social passe-t-elle forcément par une organisation d'État ?

Le pouvoir et ses institutions ne sont plus en phase avec une majorité de la population, les urnes sont de plus en plus désertées.

« La rue doit toujours s'organiser et faire pression pour que les changements s'opèrent et garantissent des droits, non pas des bénéfices pour les grandes entreprises. »<sup>10</sup>

La démocratie se nourrit d'échecs, de conflits, de désaccords mais aussi de réussites, d'ententes et d'actions. La démocratie réelle agit directement sur le quotidien et crée du lien social, vecteur de changements et de solidarité. En s'impliquant dans la co-construction et la co-gestion des biens communs, un impact sur les vies individuelles apparaît.

Que la peur et la honte s'atténuent, que des voix surviennent face aux injustices et que la confiance en la liberté foisonne. Inventons des façons de faire. Repensons le monde. La différence existe et elle est une force. Respectons l'égalité, sans hypocrisie. Je souhaite voir une effervescence permanente et respectée. J'espère que les acquis dépassés de notre Liberté Égalité Fraternité seront transformés par nos revendications naissantes et grandissantes.

Le travail en niant la vie, nie la liberté. Engageons une transition pour une vie sans travail.

« Ce n'est pas seulement l'homme qu'il faut libérer, c'est toute

---

<sup>9</sup> DATAGUEULE, *Démocratie(s) ?*, 2018.

<sup>10</sup> DATAGUEULE, *Démocratie(s) ?*, 2018.

la terre... La maîtrise de la terre et des forces de la terre, c'est un rêve bourgeois chez les tenants des sociétés nouvelles. Il faut libérer la terre et l'homme pour que ce dernier puisse vivre sa vie de liberté sur la terre de liberté [...] Ce champ n'est à personne. Je ne veux pas de ce champ ; je veux vivre avec ce champ et que ce champ vive avec moi, qu'il jouisse sous le vent et le soleil et la pluie, et que nous soyons en accord. Voilà la grande libération païenne. »<sup>11</sup>

---

11 Jean Giono

« Sur mes cahiers d'écolier  
Sur mon pupitre et les arbres  
Sur le sable de neige  
J'écris ton nom

Sur toutes les pages lues  
Sur toutes les pages blanches  
Pierre sang papier ou cendre  
J'écris ton nom

Sur les images dorées  
Sur les armes des guerriers  
Sur la couronne des rois  
J'écris ton nom

Sur la jungle et le désert  
Sur les nids sur les genêts  
Sur l'écho de mon enfance  
J'écris ton nom

Sur les merveilles des nuits  
Sur le pain blanc des journées  
Sur les saisons fiancées  
J'écris ton nom

Sur tous mes chiffons d'azur  
Sur l'étang soleil moisi  
Sur le lac lune vivante  
J'écris ton nom

Sur les champs sur l'horizon  
Sur les ailes des oiseaux  
Et sur le moulin des ombres  
J'écris ton nom

Sur chaque bouffées d'aurore  
Sur la mer sur les bateaux  
Sur la montagne démente  
J'écris ton nom

Sur la mousse des nuages

Sur les sueurs de l'orage  
Sur la pluie épaisse et fade  
J'écris ton nom

Sur les formes scintillantes  
Sur les cloches des couleurs  
Sur la vérité physique  
J'écris ton nom

Sur les sentiers éveillés  
Sur les routes déployées  
Sur les places qui débordent  
J'écris ton nom

Sur la lampe qui s'allume  
Sur la lampe qui s'éteint  
Sur mes raisons réunies  
J'écris ton nom

Sur le fruit coupé en deux  
Du miroir et de ma chambre  
Sur mon lit coquille vide  
J'écris ton nom

Sur mon chien gourmand et tendre  
Sur ses oreilles dressées  
Sur sa patte maladroite  
J'écris ton nom

Sur le tremplin de ma porte  
Sur les objets familiers  
Sur le flot du feu béni  
J'écris ton nom

Sur toute chair accordée  
Sur le front de mes amis  
Sur chaque main qui se tend  
J'écris ton nom

Sur la vitre des surprises  
Sur les lèvres attendries

Bien au-dessus du silence  
J'écris ton nom

Sur mes refuges détruits  
Sur mes phares écroulés  
Sur les murs de mon ennui  
J'écris ton nom

Sur l'absence sans désir  
Sur la solitude nue  
Sur les marches de la mort  
J'écris ton nom

Sur la santé revenue  
Sur le risque disparu  
Sur l'espoir sans souvenir  
J'écris ton nom  
Et par le pouvoir d'un mot  
Je recommence ma vie  
Je suis né pour te connaître  
Pour te nommer  
Liberté »<sup>12</sup>

---

12 Paul Eluard, *Liberté*, 1942.



L'industrialisation du XVIIIème siècle a amené moult observations et pensées sur l'état du travail. Celui-ci a été et reste un sujet débattu dans nos pays industrialisés. Ce mémoire a la volonté de croiser des discours qui, peut-être, ne s'étaient pas encore rencontrés. Et il attend de nouvelles réunions.

C'est, peut-être par paresse que je me permets d'utiliser autant de mots qui ne sont pas les miens mais le savoir est si riche que mes idées s'y nourrissent. Ces mots et rencontres d'idéaux ont forgé une pensée gravée ici.

J'observe la liberté qui grandit et j'ai bon espoir. Ainsi, je crois qu'à travers les cinq droits évoqués, le droit à la paresse, le droit à l'échec, le droit à l'autonomie, le droit à la fête et le droit à la liberté, des lignes bougeront. Tout le monde n'est pas aveuglé par le travail. Bientôt ? Nous serons libres.

Posez vos armes

Venez dormir dans le nid des idées libérées

Posez vos outils

Venez déguster les liquides puissants de la vie

Posez vos dossiers

Venez observer les éclats de rires émancipés

Posez vos préjugés

Venez sentir les douceurs des cœurs chantants

Il n'y a plus rien

Plus rien du faux

Plus rien du vrai

Il y a l'état des choses

Des choses en état

Des choses sans État

L'État ne sert ni les choses

Ni les êtres

Les tas de merde de L'État sont à plat

Et plus personne ne marche aux pas

Pas pas pas pacotille

Paillasson

Pour essayer ses chaussures ?

Ou ses idées dégueulasses qui sortent par nos trous de nez

Une fois que l'école est terminée

Il faut se nettoyer, se purifier

Quête spirituelle, sans être aliéné.e

Les nations ont perdues.

Qu'avaient-elles à perdre ?  
Leurs frontières  
Leurs richesses  
Leurs pouvoirs  
Leur contrôle  
Leur coercition  
Adieu les nations  
Et les nanas forment des ponts  
La Destruction a fait faux bon  
La destruction dort sous les ponts  
Elle a remplacée les mendiants  
Qui n'auront plus jamais mal aux dents  
Les mendiants et les mendiante  
Diantre, iels ont enfin des toits sur la tête  
Alouette chantante  
Alouette parlante  
Alouette charmante  
On entend tout  
Il n'y a plus de tire dans les chœurs des oiseaux  
Le fusil s'est tiré, il a fait sa valise  
On l'a oublié  
On oublie tout  
On oublie le passé  
Le présent et même le futur  
On oublie ce que l'on ne sait pas  
Le savoir c'est voir  
Alors je suis aveugle  
La connaissance du monde  
Mont de changement  
Mon cul Mon nez Mon chien Mon  
La propriété c'est le vol  
La propreté ne dépend pas de moi  
Moi j'y crois sans croix  
Des cours aux oies sauvages  
Des sots aux soupes et potages  
Des sauvages sans cage  
Des cages sans cas  
Des cataclysmes évités  
Et surtout, plus de purée en sachet  
Je déciderai de ce que je veux manger  
Je vivrai comme je l'entendrai

Et nous aurons le droit  
Le droit à la liberté  
Le droit d'exister  
Et surtout le droit d'aimer  
Aimer le monde entier  
Sans inégalités ni cruauté  
Sans misère ni poussière réactionnaire  
Un monde aux crottes de nez terreuses  
Aux animaux heureux  
Les cheveux poisseux  
De celles et ceux qui ont trop souris  
Ridicule époque  
Où l'on se demandait  
A quelle heure sonnera  
L'heure de la fin  
La fin des courses  
Résultat, 0/20  
On n'a rien écouté  
Mais c'est pas grave  
C'est pas grave.  
Faites ce que vous pouvez en faire  
Abandonnez ce que vous avez appris  
Réapprenez tout  
Rien ne se sait  
Tout s'expérimente  
Menthe à l'eau  
Mante sans religion  
Menthe, tu es jolie.

## Bibliographie :

Alastair Hemmens, *Ne travaillez jamais. La critique du travail en France de Charles Fourier à Guy Debord, Crise et critique*, 2019.

Paul Lafargue, *Le droit à la paresse*, 1883.

Ruwen Ogien, *L'État nous rend-il meilleurs ?*, Édition Gallimard, 2013.

Hakim Bey, *TAZ*, Édition de l'éclat, 2014.

Ramin Farhangi, *Pourquoi j'ai créé une école où les enfants font ce qu'ils veulent*, Actes Sud, 2018.

Maurizio Lazzarato, *Marcel Duchamp et le refus du travail*, Les Prairies Ordinaires, 2014.

Bob Black, *L'abolition du travail*, 1997.

Jacques Prévert, *Paroles*, Édition Gallimard, 1949.

Emma Goldman, *De la liberté des femmes*, Éditions Payot & Rivage, 2020.

Naomi Klein, *No Logo*, Actes Sud, 2001.

Henry David Thoreau, *Walden ou la vie dans les bois*, 1854.

Ivan Illich, *Une société sans école*, 1971.

Julien Prévieux, *Gestion des Stocks*, Édition Adera, 2007-2008.

Stéphanie Lemoine et Samira Ouardi, *Artivisme*, Édition Alternatives, 2010.

Liv Strömquist, *La Rose la plus rouge s'épanouit*, le Signe Noir de Rackham, 2019.

Liv Strömquist, *Grandeur et décadence*, le Signe Noir de Rackham, 2017.

Alessandro Pignocchi, *La recomposition des mondes*, Éditions du Seuil, 2019.

## Filmographie :

Yves Robert, *Alexandre le Bienheureux*, 1968.

Jacques Doillon, Alain Resnais et Jean Rouch, *l'An 01*, 1973.

Karin de Miguel Wessendorf et Valentin Thurn, *Les Nouveaux Pauvres. Quand travailler ne suffit plus*, 2020.

Stan Neumann pour les Films d'ici, *Le temps des ouvriers*, 2020.

Céline Deransart et Alice Gaillard, *Les Diggers de San Francisco*, 1999.

Gérard Mordillat et Bertrand Rothé, *Travail Salaire Profit*, 2019.

François Ruffin, *Merci Patron !*, 2015.

Agnès Varda, *Les glaneurs et la glaneuse*, 2000.

Clémence Le Prévost, *Nothing To Add*, 2017.

Coline Serreau, *Solutions locales pour un désordre global*, 2010.

Alex Ferrini, *En Liberté ! Le village démocratique de Pourgues*, 2019.

Tancrède Ramonet, *Ni dieu ni maître, une histoire de l'anarchisme*, 2016.

DATAGUEULE, *Démocratie(s) ?*, 2018.

Demos Kratos, *Écovillages : En quête d'autonomie*, 2019.

Stan Neumann, *Le temps des ouvriers*, 2020.

## Discographie :

Odezenne, *Pouchkine*, « Bleu Fuchsia », 2019.

Catherine Ribeiro + Alpes, *Le rat débile et l'Homme des champs*, 1974.

Catherine Ribeiro + Alpes, *Paix*, 1972.

Stupeflip, *Stupeflip*, « A bas la hiérarchie », 2003.

Sexy Sushi, *Je refuse de travailler*

Léo Ferré, *Et... Basta !*, 1973.

Les Charlots, *Compilation*, « Merci patron », 1994.

## Podcasts :

France Culture, La Grande table idées par Olivia Gesbert, *L'oisiveté sauvera-t-elle le monde ?*, 2018.

France Culture, Une vie, une œuvre par David Christofell, *Guy Debord (1931-1994), une œuvre à détourner*, 2017.

France Culture, LSD, la série documentaire par Perrine Kervran, *Monte Verità, une réforme de la vie sur la montagne*, 2020.

France Culture, LSD, la série documentaire par Perrine Kervran, *Les clairières libertaires, une vie communautaire d'anarchiste en 1900*, 2020.

France Culture, Les chemins de la philosophie par Adèle Van Reeth et Géraldine Mosna-Savoie, *Bakounine, l'anarchiste*, 2019.

Arte Radio, Un podcast à soi par Charlotte Bienaimé, *Sexisme ordinaire en milieu tempéré*, 2018.





Mes remerciements à Catherine, ma mère pour sa patience et sa relecture fine ; Juliette, mon amie et colocataire pour son écoute, ses conseils et ses encouragements ; Antoinette pour son regard rassurant ; Virginie Pouliquen pour les dernières étapes ultimes et François Guindon pour sa relecture et ses discussions. Je remercie aussi toutes les personnes qui ont croisé de près ou de loin mon chemin lors de la construction de ce mémoire.

# Alaracheturtle

Le Mode de Déemploi est libre, reproductible et transformable à l'infini.  
Papiers intérieurs recyclés.  
Tous les papiers se trient, se recyclent, se partagent et se dissipent.  
A crier sur la voie publique.  
Achévé d'imprimer au Pôle impression ESAD-TALM Angers en 2020.